



HOTSPOT

Biodiversité et patrimoine culturel



HOTSPOT
Revue du Forum Biodiversité Suisse
37 | 2018

Éditeur

Forum Biodiversité Suisse, Académie des sciences naturelles (SCNAT), Laupenstrasse 7, case postale, CH-3001 Berne, tél. +41 (0)31 306 93 40, biodiversity@scnat.ch, www.biodiversity.ch.

Le Forum Biodiversité Suisse encourage l'échange de connaissances entre la recherche, l'administration, la pratique, la politique et la société. HOTSPOT est l'un des instruments de cet échange. Il paraît deux fois par an en allemand et en français. Le prochain numéro de HOTSPOT paraîtra en automne 2018. Vous trouvez tous les numéros de HOTSPOT sur www.biodiversity.ch/hotspot

Pour que le savoir sur la biodiversité soit accessible à toutes les personnes intéressées, nous souhaitons maintenir la gratuité de HOTSPOT, mais toute contribution sera bienvenue. Compte HOTSPOT: PC 30-204040-6, IBAN CH91 0900 0000 3020 4040 6

Rédaction: Jodok Guntern, Gregor Klaus, Daniela Pauli, Danièle Martinoli

Traduction en français: Henri-Daniel Wibaut, Lausanne.

Composition / mise en page: Esther Schreier, Bâle.

Impression: Print Media Works, Schopfheim im Wiesental (D). Papier: Circle matt 115 g/m², 100 % Recycling.

Tirage: 5300 ex. en allemand, 1900 ex. en français.

© Forum Biodiversité Suisse, Berne, mai 2018.

Les manuscrits sont soumis à un traitement rédactionnel. Ils ne doivent pas forcément refléter l'opinion de la rédaction. Toute reproduction requiert l'autorisation écrite de la rédaction.

Page de titre:

En-haut: Nature et sculpture (cf. p. 7)

Photo Beat Ernst, Bâle

Au centre: Nature et exploitation (cf. p. 13)

Photo Manfred Steffen, Lotzwil

En bas: Nature et tradition (cf. p. 11)

Photo Steve Marty, Bâle

Éditorial



Les puissants versants des sommets imposants resplendent de verdure, les premières fleurs alpestres s'y aventurent, les insectes mêlent leurs murmures au bourdonnement des abeilles, les clarines des vaches tintent joyeusement de l'autre côté de la vallée. Au loin, au milieu de la forêt, une clairière ensoleillée où se dresse un hôtel centenaire.

Des refuges alpins, quelques hameaux blottis sur des sites protégés des avalanches et des chutes de pierres. Des murs de pierres sèches et des tas de pierres provenant de constants éboulis. Des clôtures de bois qui confèrent un cadre avenant au sentier de montagne. C'est le printemps dans le canton d'Uri.

La seule pensée de la beauté de la nature suscite un sourire. Le salut un peu sec et bourru du paysan qui accomplit sa tâche, comme de nombreuses générations avant lui, nous amènera peut-être à nous souvenir que ce n'est pas la nature à elle seule qui a créé ce paysage (cultivé). L'action menée par l'homme au fil des siècles y a aussi contribué. Les humains se sont posé des questions avant de s'établir en certains lieux. Dans l'arc alpin, leur travail a donné naissance à des paysages ruraux d'une beauté et d'une diversité spécifique incomparables, une diversité «même nettement supérieure à celle des paysages naturels auxquels l'homme n'a pas touché», comme l'a écrit Werner Bätzig dans son livre sur les Alpes.

Cela montre qu'il existe des interactions étroites entre la biodiversité et le patrimoine culturel. La Commission fédérale pour la protection de la nature et du paysage est la seule instance fédérale à combiner ces deux thèmes. Elle a notamment pour mission d'identifier leur corrélation et de préserver leurs qualités spécifiques, dans son appréciation de projets de construction, notamment en ce qui concerne les objets inscrits à l'IFP (inventaire fédéral des paysages, sites et monuments naturels d'importance nationale). En même temps, et en fonction du problème, il existe souvent des synergies entre ces deux thèmes; dans certains cas, les intérêts de la biodiversité et du patrimoine culturel en matière de protection entrent toutefois en conflit. Il appartient alors à la commission de procéder à une pondération fondée, qui concilie les deux intérêts dans la mesure du possible.

L'Année du patrimoine culturel 2018 peut nous ouvrir les yeux sur les corrélations entre la diversité biologique et le patrimoine culturel. Je me félicite par conséquent que le Forum Biodiversité réunisse ces deux thèmes dans le présent HOTSPOT. Et je vous invite bien sûr de tout cœur, à l'occasion d'une promenade printanière en montagne, à éprouver personnellement les liens qui unissent la biodiversité et la culture.

Heidi Z'graggen

Conseillère d'État du canton d'Uri et présidente de la Commission fédérale pour la protection de la nature et du paysage

Biodiversité et patrimoine culturel

Dossier

- 04** **Introduction**
Biodiversité et culture: bases de notre existence
Gregor Klaus
- 06** **Pour une vision globale de la nature et de la culture!**
Boris Schibler
- 08** **Évolution du paysage entre patrimoine culturel et biodiversité**
Raimund Rodewald
- 10** **La biodiversité fait partie du patrimoine culturel**
Matthias Bürgi
- 12** **Déracinement et enracinement: relations entre l'homme et la plante**
Anna Poncet
- 14** **«Nous pourrions définir beaucoup d'objectifs communs dans le paysage cultivé»**
Entretien avec le biologiste Christian Hedinger et l'historien d'art André Müller
- 18** **Toponymie et biodiversité**
Christoph Baechtold
- 20** **Savoir-faire et faire savoir: traditions vivantes et biodiversité dans les parcs suisses**
Cécile Wiedmer

À propos des illustrations du présent HOTSPOT

Le parcours imagé «Patrimoine naturel et culturel», illustrant cette revue indépendamment des articles, témoigne de l'interaction surprenante de la nature et de la culture. Il s'intéresse à des époques et à des aspects très différents:

- 07 L'orchestre des animaux inspire l'être humain
- 09 Jardins de pierres sur les cathédrales
- 11 «L'homme sauvage» de la forêt
- 13 Des innovations pour la diversité
- 17 Le travail au champ pour le salut de l'âme
- 19 Diversité de la vie en milieu urbain
- 21 Reproduction d'un environnement varié
- 23 Archives de la biodiversité

Concept: Esther Schreier, Jodok Guntern. Textes: Gregor Klaus (GK)

Rubriques

- 22** **Office fédéral de l'environnement (OFEV)**
Là où nature et culture fusionnent
Matthias StremLOW
- 24** **Office fédéral de l'agriculture (OFAG)**
Savoirs et traditions agricoles en Suisse
Markus Hardegger
- 26** **Forum Biodiversité Suisse**
Concilier culture et biodiversité
Jodok Guntern, Eva Spehn, Pia Stieger et Daniela Pauli
- 28** **La biodiversité en images**
La diversité du vivant dans la peinture
Klaus C. Ewald



Introduction

Biodiversité et culture: bases de notre existence

Gregor Klaus

La conversion de marais, de zones alluviales et de forêts en prairies et en champs fait partie de la culture: le concept, dérivé du latin et initialement associé à l'agriculture, signifie notamment «rendre arable». Tous les concepts développés autour de la culture – y compris dans le domaine scientifique, pédagogique et artistique – désignent quelque chose de fabriqué par l'homme. La culture signifie donc l'art et la manière «dont les sociétés garantissent leur survie et leur développement au milieu d'une nature toute-puissante» (Böhme 1996). La culture est-elle donc le contraire de la nature? En aucun cas ! Les paysages d'Europe centrale sont le résultat d'une interaction entre l'homme et la nature. Le défrichage a abouti à la création d'une multitude de nouveaux milieux (cf. p. 22). L'éventail des espèces vivant dans les paysages naturels est resté quasiment constant (Poschlod 2015). Certaines espèces ont considérablement agrandi leur territoire, d'autres ont subi des pertes. En même temps, des espèces qui ne pouvaient pas vivre ici auparavant ont migré depuis les régions limitrophes et se sont établies dans les nouvelles biocénoses. Globalement, la diversité des espèces a augmenté à tous les niveaux territoriaux.

L'Europe centrale n'est pas un cas isolé: depuis l'arc alpin (Bätzig 2015) jusqu'à la forêt amazonienne, milieu sauvage par excellence (Levis et al. 2017), l'être humain influence et exploite la biodiversité depuis des millénaires sur la quasi-intégralité de la surface disponible. La diversité culturelle et la diversité biologique ont toujours été indissociables (cf. p. 12, 20 et 24).

Vandalisme culturel dans le paysage

Aujourd'hui encore, nous observons dans le paysage des structures, des milieux et des espèces dans lesquels se reflètent des processus et des événements lointains (Poschlod 2015, Stuber et Bürgi 2011). La toponymie suggère des espèces et des milieux ainsi que leurs utilisations d'antan (cf. p. 18). Notre paysage quotidien constitue donc une archive précieuse. Chaque champ en terrasse, chaque chemin creux et chaque tas de pierres relatent la longue histoire de notre habitat (cf. p. 20). La biodiversité et l'aspect du paysage sont encore en partie aujourd'hui l'expression d'une grande variété de modes d'exploitation typiques d'une région et souvent extensifs. La richesse de la diversité biologique n'a toutefois nullement été le produit d'un amour de

la nature, mais le sous-produit d'une grande variété d'exploitations culturelles (cf. p. 10). Les surfaces agricoles et même la présence de certaines espèces peuvent donc tout à fait être considérées comme un héritage culturel. La protection de la nature équivaudrait même à une protection de monuments historiques dans les terres cultivées (Poschlod 2015).

Pourtant, ce patrimoine culturel et naturel subit une régression rapide depuis le milieu du siècle dernier. Les amendements, l'intensification constante de l'utilisation des sols, le déclin de la diversité culturelle et, finalement, le découplage de la production par rapport aux matières premières disponibles à l'échelle locale et régionale ont donné lieu à la disparition systématique d'un paysage microstructuré, né au fil de l'histoire, et à la perte d'une bonne partie des éléments paysagers (cf. p. 10).

Parallèlement, la diversité biologique qui s'était constituée au fil des millénaires a disparu. Ce processus est «comparable à l'iconoclasme de la Réforme», un «vandalisme culturel dans le paysage», qui équivaudrait à un «incendie dans les archives de l'État» (Ewald et Klaus 2009). Des paysages vides et monotones, sans âme, ont subsisté. L'axe tempo-

Qu'est-ce que le patrimoine culturel?

La conscience d'une société et de l'appartenance à cette société repose sur un patrimoine culturel commun. Nous assimilons ce patrimoine, consciemment et inconsciemment, depuis notre plus tendre enfance: par notre environnement, les traditions, l'art, l'architecture, les paysages, la nourriture et l'artisanat. Source: www.patrimoine2018.ch

Qu'est-ce que la biodiversité?

La biodiversité est la diversité de la vie sur notre planète. Elle englobe la diversité des milieux, la diversité spécifique des animaux, plantes, champignons et micro-organismes, la diversité au sein des espèces (variation génétique) ainsi que les innombrables interactions à l'intérieur de ces niveaux et entre eux.

rel du paysage et la combinaison de l'espace et du temps ont été radicalement interrompus dans bien des cas; les relations complexes entre la nature et la culture ont été rompues et ne peuvent plus être rétablies, car le savoir relatif aux exploitations traditionnelles a également disparu.

Identifier et utiliser les synergies

Aujourd'hui, des citoyens engagés s'acharnent à ramener la nature dans le paysage cultivé. Mais leurs efforts sont pénibles, car les éléments naturels ne s'inscrivent plus dans la conception de l'agriculture, du développement urbain et de la sylviculture «modernes». La réhabilitation des exploitations traditionnelles n'est toutefois durable que dans une certaine mesure, car la base culturelle spécifique fait défaut et les chaînes d'utilisation sont interrompues. Par conséquent, il est essentiel, pour la protection et la promotion de la biodiversité, d'offrir un nouveau cadre culturel à la sauvegarde et à l'entretien des milieux et des espèces dans le paysage rural (cf. p. 14). Les cantons d'Argovie et de Zurich ont mis sur pied un projet important à cet égard (voir encadré). Il a pour objectif d'intégrer les mesures de protection de la nature dans le circuit socio-économique. La richesse de la nature réside, comme pour la culture, autant dans la diversité que dans l'unicité. La culture et la biodiversité ne manquent pas d'affinités (cf. p. 6 et 14): elles sont toutes deux sources d'identité, elles nous aident à rompre avec le quotidien, elles nous inspirent, nous offrent de la sécurité, nous enthousiasment, nous fascinent et nous procurent du plaisir. Les défis auxquels elles font face se ressemblent aussi: elles luttent contre le déclin de la variété. Et elles font toutes deux face à un vent politiquement contraire, bien que le recul de la diversité menace également le bien-être des humains. Le Forum Biodiversité Suisse saisit l'occasion de l'Année européenne du patrimoine culturel (www.patrimoine2018.ch) pour réconcilier

le patrimoine naturel et culturel. Il semble logique que ces deux domaines intensifient ou même repensent leur coopération, comme le revendiquent les auteurs du présent Hotspot. Il importe en même temps d'intégrer le savoir historico-culturel dans le débat sur la protection de la biodiversité (cf. p. 10), et vice versa. Les synergies ne sont pas du tout le seul fait du paysage cultivé, elles concernent aussi le milieu urbain (cf. p. 14). On y enregistre également les premiers projets phares: dans le canton de Zurich, par exemple, le service d'archéologie et d'entretien des monuments ainsi que le service de protection des chauves-souris coopèrent de manière exemplaire pour la promotion d'espèces en péril (Morf et al. 2016).

Il importe globalement d'intégrer de nouveau davantage la biodiversité et la culture dans les modes d'utilisation modernes et de leur accorder la place qu'elles méritent. La protection de la culture et la protection de la nature doivent sceller de nouvelles alliances (cf. p. 8). C'est à ce prix que l'on pourra préserver et développer les patrimoines naturels et culturels.

Bibliographie: www.biodiversity.ch/hotspot

Gregor Klaus est rédacteur de HOTSPOT et journaliste scientifique indépendant.

Contact: gregor.klaus@ebicom.ch

Redonner vie à la diversité

La diversité des espèces et des milieux en Suisse s'explique en grande partie par une grande variété de modes d'exploitation. La rationalisation croissante de l'utilisation du sol et la mutation structurelle dans l'agriculture et la sylviculture ont toutefois eu pour effet que cette variété disparaît massivement, ce qui se répercute sur la biodiversité et le paysage. Cette évolution a incité les services de protection de la nature des cantons d'Argovie et de Zurich à lancer le projet «Nouvelles utilisations», confié à la société quadra gmbh. Son objectif est de trouver des utilisations alternatives du sol favorables à la biodiversité et réalisables dans les conditions actuelles.

Un catalogue de nouvelles utilisations brièvement décrites est aujourd'hui disponible. Il y est question, par exemple, de haies, d'engagements de retraités ou de courtes missions dans le cadre du service civil, de patronages d'entreprise pour des zones protégées, de travaux d'entretien dans la nature ou d'un réseau en ligne de jardins naturels. Le catalogue comporte trois parties thématiques: utilisation du sol, production & commercialisation, détente & loisirs. Dans le cadre de mandats d'approfondissement, des études complémentaires ont été effectuées sur certains sujets, les expériences, collectées et des propositions, élaborées. De plus, des projets pilotes ont été réalisés. Tous les résultats de ce projet, achevé en 2017, peuvent être consultés sur Internet: www.neuennutzungen.ch.

Fridli Marti, quadra Mollis gmbh

Contact: marti@quadragmbh.ch

Importance du patrimoine culturel selon la Convention sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (Convention de Faro)

La convention se fonde sur l'idée que le savoir et l'utilisation du patrimoine culturel s'inscrivent dans le droit de participer à la vie culturelle. Elle conçoit le patrimoine culturel comme une ressource aussi bien pour le développement humain que pour l'accroissement de la diversité culturelle et la promotion du dialogue interculturel; elle le considère comme élément d'un modèle de développement économique reposant sur les principes de l'utilisation durable des ressources.

Importance de la biodiversité selon la Convention sur la diversité biologique (Convention sur la biodiversité)

La biodiversité a une valeur intrinsèque de même qu'une valeur du point de vue écologique, génétique, sociale, économique, scientifique, éducatif, culturel et esthétique ainsi que par rapport à sa fonction récréative. Elle revêt en outre une grande importance pour l'évolution et pour la sauvegarde des systèmes vitaux de la biosphère. La sauvegarde de la diversité biologique est une préoccupation commune de toute l'humanité.

Pour une vision globale de la nature et de la culture!

Biodiversité et patrimoine culturel apportent une contribution insuffisamment appréciée à la subsistance et au bien-être de l'homme. Les deux domaines sont étroitement imbriqués. Il faudrait intensifier leurs échanges. *Boris Schibler*

L'importance de la biodiversité pour l'être humain est déjà contenue dans le concept de «services écosystémiques», auquel s'intéresse un vaste public depuis le début du XXI^e siècle. Concernant le patrimoine culturel, la contribution à notre existence et à notre bien-être est décrite et consignée dans la convention du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (Convention de Faro). Certains mots-clés tels que «variété» et «responsabilité sociale» sont des concepts également familiers dans le domaine de la biodiversité.

Il existe d'autres parallèles entre eux: la biodiversité et notre patrimoine culturel sont soumis à une forte pression. Ce n'est pas par hasard qu'ils sont confrontés presque simultanément à des défis similaires. Cela montre au contraire que ces deux domaines sont liés. Le bois en est un bon exemple. Il est utilisé par l'homme depuis longtemps comme matière première. Des outils sont fabriqués en bois au même titre que des maisons, des meubles et des instruments de musique. Le bois est utilisé comme combustible, de même que sous la forme de bardeaux ou d'ornements de mobilier et de précieuses sculptures. En même temps, la diversité des bois disponibles a toujours été exploitée de telle sorte qu'il y avait une essence (locale) optimale pour chaque utilisation. Si des bardeaux s'humidifient par exemple, ils se dilatent et s'aplatissent sur le toit, ce qui permet une bonne étanchéité. En séchant, le bois se courbe légèrement et les fentes qui se créent favorisent le processus de séchage. Le bois a ainsi une longue durée de vie. Pour que les bardeaux se comportent de la sorte, il faut les fabriquer selon un mode traditionnel (fendus et non sciés) et utiliser les essences et les arbres appropriés (dans les Alpes, surtout des épicéas et des mélèzes).

Les exemples ne manquent pas: les incrustations dans des meubles de luxe se fondaient sur les différentes veines et couleurs des bois; pour les instruments de musique, l'essence

utilisée se répercute sur le son. Et la biodiversité joue un rôle essentiel dans la richesse des sculptures ornementales. Pour entretenir et restaurer maisons et objets, la disponibilité de diverses essences, dans une qualité déterminée, est indispensable. Tout comme le savoir artisanal – un héritage culturel – concernant l'utilisation des différentes espèces de bois.

Les deux côtés d'une même médaille

La biodiversité est une ressource essentielle pour le patrimoine culturel, et vice versa. L'héritage culturel offre, de multiples manières, un habitat à d'innombrables organismes vivants. C'est le cas, par exemple, des murs de pierres sèches ou de la richesse en espèces des paysages cultivés traditionnels. Dans ce cas, l'entretien du patrimoine dans le paysage (modes d'exploitation ou de construction traditionnels, p. ex.) est une condition préalable à la biodiversité.

Patrimoine culturel et biodiversité sont donc tributaires l'un de l'autre. Aucun des deux domaines ne pourrait subsister sans l'autre. Chacun d'entre eux constitue la base de l'autre et leur comportement mutuel est directement proportionnel.

Dimension sociale de la conservation

En règle générale, la conservation n'est pas une fin en soi, ni en ce qui concerne la biodiversité ni par rapport au patrimoine culturel; elle ne représente qu'une étape. L'objectif final nous concerne tous. Nature et culture sont les ressources dont nous avons besoin pour vivre. Bien au-delà de nos besoins purement physiques, elles constituent l'environnement qui nous est précieux pour vivre. Ce sont des lieux où nous nous sentons bien, où nous aimons séjourner, parce qu'ils confèrent une qualité à la vie. Notre sentiment d'appartenance et d'identité est liée à ces paysages, ces lieux et ces espaces. Par ailleurs, ils nous offrent un miroir dans lequel nous nous reconnaissons. Non dans le sens d'une réaffirmation de soi, mais plutôt d'une incitation à la réflexion et à l'introspection, en tant qu'individus mais aussi en tant que société. La sauvegarde et l'entretien revêtent donc une grande importance.

Mais ce n'est pas tout. C'est seulement en sachant d'où nous venons que nous pouvons déterminer qui nous sommes et où nous voulons aller. Le lien avec l'héritage naturel et culturel n'est donc pas rétrospectif (comme on le prétend souvent à tort), mais

au contraire tourné vers l'avenir. Pour façonner l'avenir, nous devons connaître le passé. Et la tradition ne signifie pas que l'on s'accroche obstinément aux valeurs transmises. Les nouveaux développements et les nouveaux besoins créent de nouvelles conditions dont le patrimoine culturel doit tenir compte. La tradition est la base qui nous permet de poursuivre notre développement et nous aide à ne pas être désorientés. Dans un monde numérisé de plus en plus difficile à cerner, c'est plus important que jamais. En raison de l'économisation de notre vie et de la fausse promesse d'une simplification de la vie, notre environnement, qu'il soit construit ou naturel, devient de plus en plus monotone.

Tendance vers l'authenticité

Le patrimoine culturel possède pourtant des qualités de plus en plus recherchées. On observe depuis quelques années une tendance vers l'authenticité, vers l'artisanat, en réaction à la croissance du virtuel. Des qualités telles que la durabilité et la réparabilité sont davantage intégrées dans les réflexions économiques. Et la convention de Faro, qui met l'accent sur l'importance sociale du patrimoine culturel, présentée plus haut, suit actuellement le processus politique qui doit aboutir à sa ratification.

Coopération plus étroite pour le bien de tous

Le lien étroit entre le patrimoine culturel et la biodiversité montre qu'il serait dans leur intérêt d'en prendre davantage conscience. La conséquence logique doit donc être une intensification des échanges entre les deux domaines, lesquels devraient déboucher sur une coopération étroite à l'avenir. La séparation entre la nature et la culture empêche encore trop aujourd'hui une sensibilisation complète aux valeurs du patrimoine culturel et de la biodiversité. Les deux domaines profiteraient en premier lieu d'un tel dialogue. Les incidences positives qui en résulteraient pour la biodiversité et le patrimoine culturel profiteraient à tous sous forme de qualité de vie, de cohésion sociale et de viabilité.

Boris Schibler a étudié l'égyptologie et l'histoire de l'architecture. Il est vice-directeur du Service national d'information sur le patrimoine culturel (NIKE) et rédacteur du Bulletin NIKE.

Contact: boris.schibler@nike-kulturerbe.ch

Nature et musique

L'orchestre des animaux inspire l'être humain



Mésange charbonnière. Photo Michael Gerber



Cygnes chanteurs. Photo www.marcelburkhardt.ch



Flamants roses. Photo www.marcelburkhardt.ch

Le chant du bruant jaune et de la cigale, le cri du crapaud accoucheur, le bruissement des feuilles dans le vent – certains jours, la nature devient un orchestre symphonique unique en son genre. Le paysage sonore naturel contribue au bien-être de l'homme. Il produit un effet compensatoire et régénérant – au même titre que la musique humaine, qui a la nature pour origine.

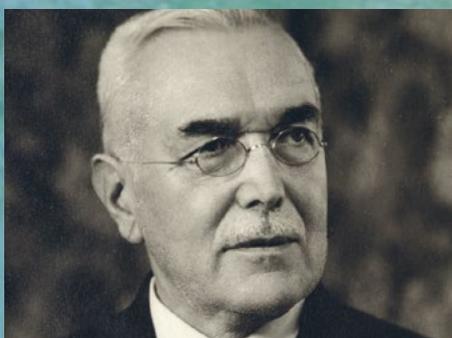
Lorsque l'homme eut l'idée d'exprimer musicalement ses pensées et ses sentiments, il recourut tout d'abord à ce qu'il entendait dans son environnement. À toutes les époques, les musiciens

se sont inspirés de la nature, y compris Beethoven: dans le deuxième mouvement de sa sixième symphonie – la scène au bord du ruisseau –, la flûte est un rossignol, le hautbois, une caille et la clarinette, un coucou.

Des musiciens moins connus se sont aussi servis de la nature, comme le montrent les trois exemples présentés sur cette page. Dans un célèbre chant populaire suisse, composé par **Casimir Meister** sur des paroles de Josef Reinhart, la phrase «Zyt isch do» imite le chant de la mésange charbonnière; le compositeur finlandais **Einojuhani**

Rautavaara a intégré dans son «Cantus arcticus» les champs originaux de cygnes chanteurs; et **Nathalie Laesser Zweifel**, de Zofingen (AG), s'est inspirée des flamants roses pour son morceau «Flamenco».

Mais l'influence ne va pas que dans un seul sens. Certaines espèces d'oiseaux peuvent intégrer des sons humains dans leur répertoire. Il a ainsi été démontré que des espèces comme le choucas, l'étourneau sansonnet et le geai des chênes imitaient à la perfection la sonnerie de téléphones mobiles. (GK)



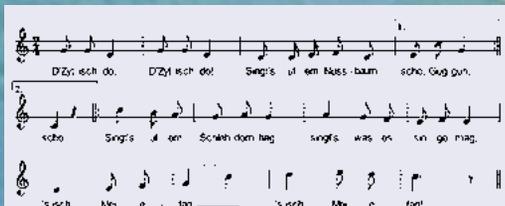
Casimir Meister (1869-1941). Photo Bibliothèque centrale de Soleure, cote g 155, Photographe inconnu



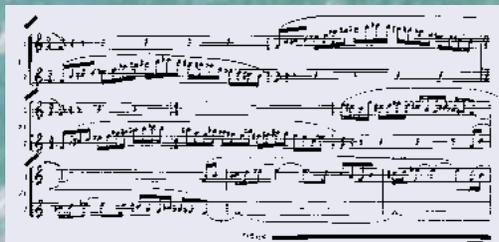
Einojuhani Rautavaara 1928-2016
Photo Teemu Rajala



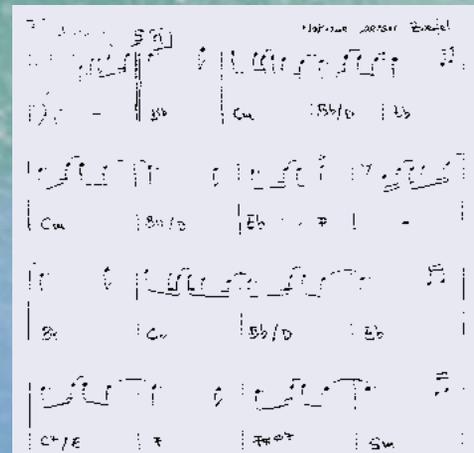
Nathalie Laesser Zweifel. Photo Karin Ammon



«Zyt isch do». Source Station ornithologique suisse



«Cantus arcticus», Concerto for Birds and Orchestra, Op. 61, extrait. En bas à droite, la barre horizontale indique le déclenchement de l'enregistrement des chants d'oiseaux.
© Fennica Gehrman Oy, Helsinki, printed with permission



«Flamenco», extrait. © Nathalie Laesser Zweifel



Le code QR et le lien ci-dessous permettent d'écouter le chant de la mésange charbonnière et les trois morceaux de musique; pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot/37

Évolution du paysage entre patrimoine culturel et biodiversité

Le patrimoine culturel, tout comme le patrimoine naturel, est indissociable de l'histoire de l'humanité. Pourtant, de nos jours, la biodiversité, tout comme le patrimoine culturel, est partout gravement menacée. Pour y remédier, il nous faut des schémas directeurs communs, comme le montre l'exemple du couvent de Schönthal, dans le nord-ouest de la Suisse.

Raimund Rodewald

Après la Convention européenne sur le paysage (Florence, 2000), la Suisse lancera enfin, à l'occasion de l'Année du patrimoine culturel, le processus de ratification de la Convention-cadre de 2005 du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (Convention de Faro). La ratification en souffrance de cette convention est pourtant une évidence. Depuis le milieu du XXe siècle, l'évolution de notre société se caractérise par une banalisation sans précédent de la diversité culturelle mondiale. Cette amnésie culturelle s'est accompagnée d'une négligence tout aussi radicale de la diversité biologique. Patrimoine culturel et patrimoine naturel sont les deux côtés d'une seule et même médaille dans la relation entre l'homme et l'environnement. Si cette relation culturelle fait défaut, dans le sillage de la sécularisation occidentale, le paysage, avec toutes ses valeurs réelles et symboliques et ses qualités esthétiques, se réduira à un espace purement fonctionnel. Les quelque cent années d'isolement culturel persistant ont fait de nos paysages culturels un espace qui (selon l'écrivain Gerhard Meier) «en a marre de n'être qu'un environnement».

Poétisation de l'espace

Le regain d'intérêt récent pour l'idéal arcadien (Gantenbein et Rodewald 2016) n'est pas du tout le retour naïf à un passé enjolivé. L'Arcadie se conçoit comme la renaissance d'une poétisation de l'espace. Si l'espace associe notre existence à un chez-soi, il lui faut des histoires, des symboles, peut-être également de nouveaux mythes, mais en tout cas aussi un attrait esthétique. Notre aptitude à voir, entendre, sentir, goûter et ressentir – et notre

faculté d'exprimer la perception de la nature et de la culture – font du paysage un lieu poétique.

Jusqu'il y a peu, l'appréciation du paysage était confiée aux seules sciences sociales, en raison de ses qualités esthétiques et symboliques difficiles à appréhender. En revanche, la recherche biodiversitaire est un domaine des sciences naturelles. Pour le professeur turinois d'aménagement du territoire Roberto Gambino, nous ne pouvons toutefois pas considérer les monuments naturels et culturels comme des objets de protection isolés à l'intérieur du paysage dans son ensemble, car nous ne satisférons pas le besoin d'identification et d'enracinement (Gambino 2007). Grâce aux approches méthodologiques des services écosystémiques (p. ex. «Landscape character assessments», Tudor 2014; «Catalogue des paysages culturels caractéristiques de la Suisse», Rodewald et al. 2014), des évaluations du paysage sont désormais disponibles, lesquelles prennent en compte simultanément leurs valeurs esthétiques, culturelles et naturelles. Plusieurs cantons élaborent déjà des conceptions paysagères sur cette base.

Une vision globale s'imposera à l'avenir. Elle intégrera les objets naturels et culturels à protéger dans le paysage et donc dans la réalité sociale. Une approche exclusivement sectorielle n'est plus adaptée à notre époque.

Arcadie à Schönthal

L'ancien couvent de Schönthal à Langenbruck (BL) est un bon exemple de développement parallèle du paysage culturel et de la biodiversité, incorporant l'agriculture et l'art. En 2015 naquit l'idée d'orienter la nouvelle exploitation Demeter de 100 hectares en fonction des objectifs de la biodiversité et de l'esthétique paysagère. Un programme fut élaboré à cet effet, «Développement du paysage culturel du couvent de Schönthal», placé sous l'égide de la Fondation Sculpture. Il se fonde sur un schéma directeur de promotion de l'esthétique paysagère élaboré par la Fondation suisse pour la protection et l'aménagement du paysage ainsi qu'un schéma directeur sur la diversité biologique du FiBL. BirdLife Suisse rédigea une évaluation de ce dernier et apporta des idées complémentaires sur la mise en valeur du domaine du couvent.

Le programme qui en résulta comprend des mesures liées à l'exploitation (réduction de l'apport azoté, p. ex.), à l'entretien (promotion des bordures herbeuses et des bandes non fauchées, p. ex.), aux aménagements (remises

à ciel ouvert, assainissement des étangs, clôtures en bois, p. ex.), aux plantations et à la forêt (stations forestières dégagées, p. ex.) (Schmid 2017). La réalisation du programme lancé en 2016 est soutenue par une commission technique à large représentation. Les mesures s'inscrivent dans trois esthétiques partielles (arcadienne, pittoresque et romantique). Ces trois domaines se caractérisent par des liens visuels. Six points de vue sont marqués par des essences d'arbre différentes, en souvenir des six dernières religieuses (qui durent quitter le couvent il y a 600 ans), et seront reliés par un sentier paysager.

Identification

D'après le baromètre des préoccupations 2017 du Crédit Suisse CS, seule 25% de la population (et seulement 10% des jeunes) éprouve encore un sentiment d'appartenance à sa commune de résidence. Dans les agglomérations en particulier, l'identification au lieu ne joue pratiquement aucun rôle et l'anonymat prédomine. La beauté du paysage et la nature sont importantes pour l'identité. Il ne s'agit pas toutefois seulement d'«apparences», mais de «contenus» concrets et utilisables ainsi que d'ancrages symboliques. Le programme «Développement du paysage culturel du couvent de Schönthal» est un modèle du genre en Suisse dans son approche globale. Il montre que les exigences de la société, la biodiversité et le paysage culturel peuvent ne pas être contradictoires et doivent être considérés sur un pied d'égalité dans l'esprit du modèle mondial de durabilité.

Bibliographie: www.biodiversity.ch/hotspot

Raimund Rodewald est biologiste et directeur de la fondation suisse pour la protection et l'aménagement du paysage. Il préside la commission technique «Développement du paysage culturel du couvent de Schönthal». Il enseigne notamment l'esthétique paysagère à l'EPF Zurich.
Contact: r.rodewald@sl-fp.ch

Nature et sculpture

Jardins de pierres sur les cathédrales

Les cathédrales médiévales, comme la cathédrale protestante Notre-Dame de Bâle, abritent un trésor d'ornements aux représentations végétales étonnamment fidèles à la réalité. Il existait jadis des sculpteurs spécialisés dans les motifs d'inspiration botanique comme les feuilles de chêne ou les fleurs de rosiers.

Les représentations rendaient hommage à Dieu et à sa création. S'y ajoutait la symbolique de certaines espèces végétales: le gland est une allusion symbolique au Christ; la fraise est étroitement liée à Marie. Les plantes en pierre étaient censées protéger l'église: la renoncule, par exemple, passait pour une plante antidémoniaque importante. (GK)

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot



Feuilles de chêne et glands



Fraises des bois



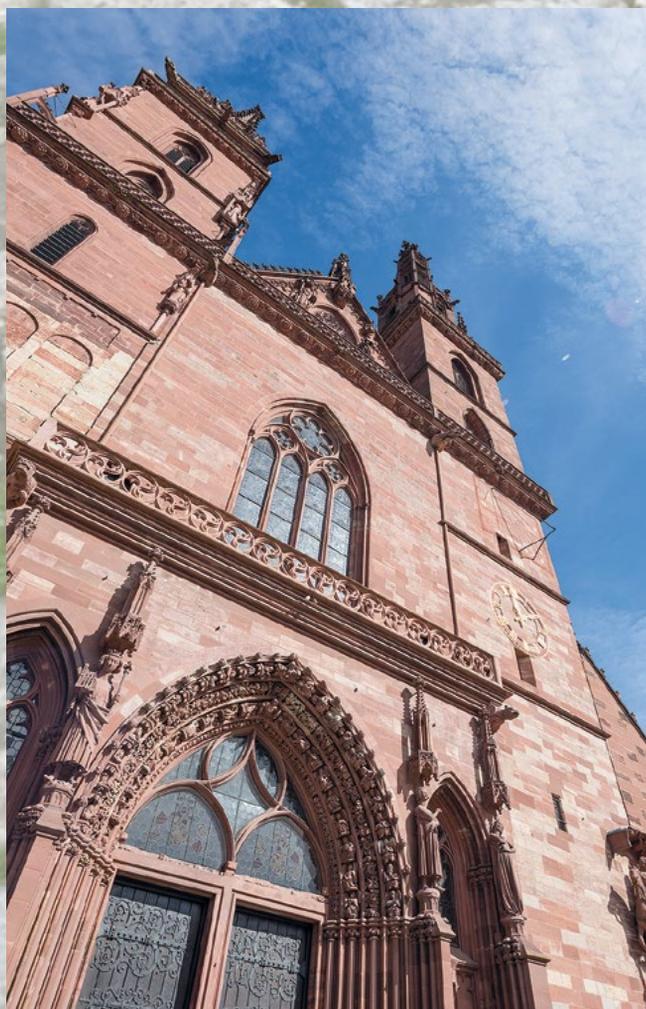
Rosier sauvage



Noisetiers (fruits)



Renoncule âcre (feuilles et fleurs)



Façade ouest de la cathédrale de Bâle. Photos Beat Ernst, Bâle

La biodiversité fait partie du patrimoine culturel

La biodiversité est déterminée par l'utilisation du sol – l'Année européenne du patrimoine culturel offre l'occasion de s'en souvenir. Au fil des siècles, les multiples formes d'utilisation du sol ont donné naissance à un paysage riche en microstructures, qui a longtemps offert un habitat à de nombreuses espèces animales et végétales. Ainsi, le savoir pratique lié à ces modes d'exploitation, le paysage culturel qu'ils déterminent et la diversité spécifique qui en découle font partie du patrimoine culturel.

Matthias Bürgi

Regardons comment les paysages et les milieux naturels de Suisse évoluèrent au cours des derniers siècles et comment ils furent transformés (Mathieu et al. 2016): après le recul des glaciers, les forêts s'étendirent; des cours d'eau méandreaux parcouraient les vastes zones humides de la plaine. Par la suite, les forêts durent céder la place aux pâturages et aux champs, et divers systèmes d'exploitation furent développés pour produire un maximum de denrées alimentaires à l'attention d'une population croissante, à l'aide de la lumière et de la chaleur du soleil ainsi que d'un minimum de nutriments et de fertilisants. Tous ces changements se répercutèrent sur l'évolution des paysages cultivés et leur diversité spécifique (Poschlod 2015).

La biodiversité, sous-produit de l'utilisation extensive du sol

Les habitats créés par l'être humain dans le cadre de la saisie de terres (urbanisation) présentaient parfois des caractéristiques propres aux milieux naturels. C'est ainsi que le pic mar se mit à nicher dans les chênes massifs des taillis sous futaies au lieu des forêts alluviales à bois durs, que les reptiles profitèrent de l'aménagement de tas de pierres et de murs de pierres sèches, que les géophytes de printemps trouvèrent dans les vignobles une variante d'habitat par rapport aux pelouses sèches méditerranéennes, et que les vergers hautes tiges offrirent des habitats variés à une

multitude d'oiseaux, d'insectes et de mammifères. Les espèces trouvèrent leur niche dans les nombreuses (micro-)structures aménagées par l'homme. Le rythme annuel de l'utilisation du sol, depuis l'ensemencement jusqu'à la récolte, comportait de nombreuses fenêtres temporelles auxquelles s'adaptaient les cycles de vie de toutes sortes d'espèces animales et végétales. Bien entendu, l'être humain n'utilisait pas son environnement dans le but d'accroître et de préserver la diversité des espèces. La richesse en habitats et en espèces était plutôt un sous-produit de l'utilisation du sol, sans doute souvent perçu de manière positive, mais davantage comme un plus que comme un objectif. Ensuite, depuis le XIXe siècle, de nouvelles sources d'énergie fossiles se déversèrent par vagues sur le paysage. Chaleur, énergie et aliments devinrent disponibles en quantité croissante et permirent un accroissement considérable de la qualité de la vie. De nouvelles technologies favorisèrent le profit tiré de ces sources d'énergie et augmentèrent l'intensité de l'utilisation du sol jusqu'à des niveaux sans précédent. Seule une petite partie de la population doit encore se soucier de la fourniture des denrées alimentaires.

Le découplage de la production par rapport aux matières premières locales et régionales disponibles s'accompagna d'une accélération des cycles d'utilisation; les fenêtres temporelles dans lesquelles les cycles de vie des espèces et les activités agricoles coïncidaient se fermèrent ainsi. Les microstructures apparues dans le cadre de l'exploitation du sol devinrent des obstacles et le paysage cultivé riche en structures du XIXe siècle fut nettoyé, remembré et homogénéisé au cours du XXe siècle.

Conservation du savoir relatif aux anciennes formes d'utilisation

L'Année européenne du patrimoine culturel 2018 offre l'occasion de comprendre l'histoire du paysage, de l'utilisation du sol et de la diversité spécifique qui en découle comme faisant partie intégrante du patrimoine culturel. C'est seulement en sachant avec précision dans quelles circonstances la diversité des espèces est apparue au fil des siècles que nous détiendrons les bases de sa conservation. Quand et avec quels animaux et techniques les prairies humides furent-elles pâturées? Les feuilles de hêtres destinées au bourrage des pailles étaient-elles ramassées en automne ou au printemps? Où y avait-il des surfaces de culture ouvertes dans les vergers? Quand un

mode d'exploitation est abandonné, non seulement les milieux et les espèces qui en sont tributaires disparaissent de manière légèrement différée, mais aussi le savoir empirique relatif à ce mode d'exploitation ainsi que la période et l'intensité de l'influence humaine sur le paysage et ses éléments.

Le fait que les paysages et les milieux se soient transformés dans le sillage de la modernisation et se transformeront encore en raison de la mondialisation et de la numérisation est une évidence. Personne ne voudra sans doute renoncer aux avantages quotidiens de cette évolution. Pourtant, son coût élevé apparaît de plus en plus clairement: que ce soit sous forme monétarisée ou de par sa valeur intrinsèque, le recul de la diversité des espèces nous affecte à de multiples égards. Nous sommes aujourd'hui tiraillés par des informations inquiétantes sur la régression planétaire de la diversité des insectes et l'impossibilité d'inverser le cours de l'histoire pour revenir à l'agriculture et à la sylviculture du XIXe siècle, extensives en énergie mais intensives en main-d'œuvre, qui constituaient la base de la diversité aujourd'hui menacée.

Savoir traditionnel et utilisation moderne du sol

L'Année du patrimoine culturel nous rappelle qu'un problème ne se manifeste pas seulement sous la forme d'un dommage monétaire. Nous ne mesurons pas non plus l'importance de la cathédrale de Berne d'après sa contribution à la valeur ajoutée touristique de la ville de Berne. La protection et l'entretien du patrimoine culturel et du patrimoine naturel à vocation culturelle (ainsi pourrait-on désigner les éléments anthropogènes de la diversité et de la composition spécifiques) suscitent des questions similaires: une langue qui n'est plus pratiquée au quotidien peut-elle être maintenue en vie par des programmes de cours? Combien faut-il payer le paysan pour qu'il entretienne sa haie? Apprécions-nous différemment le Kapellenbrücke de Lucerne si nous savons qu'il s'agit en grande partie d'une reconstruction suite à l'incendie de 1993? Est-il aujourd'hui un «fake monument»? Nos prairies à litière sont-elles aussi des «fake biotops» si l'herbe fauchée n'est plus ramassée comme litière? Quelle valeur ont les arbres hautes tiges si la récolte de leurs fruits ne vaut plus la peine?

Bien que la biodiversité des paysages d'autrefois n'ait pas été l'objectif, mais un sous-produit de l'utilisation du sol, sa sauvegarde est

Nature et tradition

«L'homme sauvage» de la forêt

aujourd'hui devenue un but en soi. Le fait que nos prés ne soient plus multicolores et peuplés de papillons est une perte que nous n'avons pas le droit d'accepter. Afin d'y remédier et d'empêcher d'autres pertes, nous devons savoir pourquoi les prés étaient autrefois plus variés et plus colorés. Il ne s'agit pas de rétablir les états antérieurs, mais de se demander comment, dans les conditions actuelles, il est possible de préserver la richesse du patrimoine culturel et naturel grâce à des modes d'utilisation modernes et au savoir d'antan (voir encadré p. 5). La conception de la diversité des espèces comme élément du patrimoine culturel ouvre l'horizon à sa juste dimension. Le savoir historique doit être intégré dans le débat actuel, pour que les réponses soient trouvées à une question urgente: quels systèmes d'utilisation du sol peuvent sauvegarder et promouvoir la diversité dans les conditions agricoles et sociales d'aujourd'hui?

Bibliographie:

www.biodiversity.ch/hotspot

L'auteur remercie Michael Nobis (WSL) pour ses précieux commentaires.

Sur la liste des traditions vivantes – également appelées patrimoine culturel immatériel –, figurent des personnages qui ont un rapport étroit à la nature et se parent de matériaux naturels (voir www.lebendige-traditionen.ch). En font partie le «Wild Maa» («l'homme sauvage») et les «Silvesterchläuse». Le choix des espèces végétales remonte souvent à la période celte préchrétienne: à l'époque, la coutume voulait qu'au solstice d'hiver, la maison soit décorée de lierre, de houx et de gui, mesure très ancienne de protection contre les esprits déchaînés des tempêtes hivernales.

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot



La coutume du «Silvesterchlausen», Urnäsch (AR). Photo Appenzellerland Tourismus AR

Le «Silvesterchlausen» est une coutume hivernale du canton d'Appenzel Rhodes-Extérieures. Des groupes d'hommes parés de déguisements variés se rendent dans les fermes, forment un cercle et font retentir en rythme leurs cloches et leurs yodels. En guise de vêtements, ils utilisent des matériaux naturels tels que rameaux de sapin, feuillages et paille.



Photo (arrière plan) Jodok Guntern

En janvier, à l'occasion du «Vogel Gryff», manifestation importante du Petit-Bâle, le «Wild Maa» danse avec un oiseau et un lion en parcourant les rues. Cet être de la nature sort de la forêt après le solstice d'hiver et brandit un épicéa déraciné. Il porte une couronne de lierre autour de la tête et des hanches. Le «Wild Maa» promet la fertilité et une nouvelle vie. (GK)

Le «Wild Maa», paré de lierre et d'un épicéa, Petit-Bâle. Photo © Basler Standortmarketing, Julian Salin

Matthias Bürgi est spécialiste de l'environnement et directeur de l'unité de recherche «Dynamique du paysage» de l'Institut fédéral de recherche sur la forêt, la neige et le paysage (WSL). Il s'intéresse à l'évolution historique des écosystèmes et des paysages.

Contact: matthias.buergi@wsl.ch

Déracinement et enracinement: relations entre l'homme et la plante

L'utilisation de plantes sauvages dans des domaines très variés est ancrée dans toutes les civilisations. La disparition des plantes a non seulement pour effet un appauvrissement du paysage, mais aussi un appauvrissement culturel et moral.

Anna Poncet

La prise de conscience que la biodiversité et l'homme, ou la nature et la culture, s'influencent mutuellement et sont étroitement imbriqués s'est diffusée auprès d'un plus large public au plus tard depuis le débat sur la diversité bioculturelle («biocultural diversity», Maffi et Woodley 2010, p. ex.). À partir de quelques exemples d'ethnobotanique, le présent article montre comment cette imbrication peut s'exprimer. Les informations proviennent notamment de la région du Napf (Poncet et al. 2015), où un paysan connu comme herboriste ainsi que 60 femmes, hommes et enfants de fermes choisies au hasard ont été interrogés sur leurs connaissances botaniques.

Pourquoi l'homme cueille-t-il des plantes?

Les sociétés indigènes sont étroitement liées aux plantes sauvages de leur environnement. Les plantes jouent un rôle dans chaque domaine de la vie, que ce soit comme aliment, remède, combustible, jouet, matière première pour l'habillement, le logement et l'artisanat, ou encore vecteur de symbole dans des actes rituels. Les espèces importantes font en général l'objet d'une exploitation soignée dans un esprit de durabilité: les meilleurs coins pour les baies sauvages et les sites les plus productifs pour la cueillette des racines des tribus indiennes du Nord-Ouest de l'Amérique se situaient dans des zones qui avaient été visitées pendant des siècles voire des millénaires (Howard 2003).

Dans les pays industrialisés occidentaux, nous sommes aujourd'hui très loin d'une relation aussi directe. Bien que la récolte de plantes sauvages était souvent une nécessité économique en Suisse jusqu'au milieu du XXe siècle (Stuber et Bürgi 2011), notre survie quotidienne ne dépend plus aujourd'hui du bois de chauffage, du fourrage, de la litière ou des fruits de la forêt. Pourtant, le lien culturel avec les plantes sauvages est depuis toujours identitaire, et il enracine dans sa terre d'origine.

Cette relation passe souvent par la préparation de certains plats, car le repas est un élément culturel fondamental. D'autres canaux sont possibles: pour les paysans bernois de la région du Napf, l'utilisation des mauvaises herbes permet de souligner l'identité culturelle. Ils se distinguent de leurs homologues lucernois par le fait qu'ils sont très méticuleux dans l'élimination du rumex alors que les Lucernois estiment qu'il ne faut pas un bac de géraniums sur chaque tas de fumier.

De même, l'essor que connaît la cueillette des plantes actuellement dans les pays occidentaux est liée à l'image de soi. Les habitants du Grosses Walsertal, en Autriche, cueillent les plantes sauvages parce que la cueillette fait du bien et procure du plaisir, qu'elle favorise les contacts sociaux et qu'elle permet de transmettre certaines valeurs aux enfants. Ce faisant, ils éprouvent un attachement à leur vallée, aux plantes et aux humains. C'est l'expression d'une identité régionale (Grasser et al. 2012). Cette identité englobe également la connaissance des appellations de plantes locales (patrimoine linguistique).

Différences socioculturelles dans la répartition du savoir

Comme les connaissances et les pratiques liées aux plantes sont culturellement connotees, elles sont réparties inégalement dans la population. De nombreux chercheurs en ethnobotanique sont passés à côté de données essentielles, parce qu'ils ne connaissaient pas la culture étrangère et n'ont pas interrogé les bonnes personnes. Exemple connu: les travaux ethno-médicaux en Amérique latine. Fascinés par les chamanes, les chercheurs ont longtemps omis que l'essentiel du savoir lié aux plantes médicinales se trouvait chez les femmes «ordinaires» (Howard 2003).

Dans la région du Napf, le savoir reflète la répartition traditionnelle du travail entre les sexes. Les femmes en savent davantage sur les plantes nutritives et médicinales et mentionnent aussi beaucoup plus de plantes de jardin. En revanche, les hommes en savent plus sur les plantes fourragères et l'utilisation du bois. Mais cette répartition des rôles s'estompe aussi lentement dans la région du Napf. Aujourd'hui, les paysannes ne doivent pas forcément entretenir un jardin, ni pour des raisons économiques ni pour des raisons sociales. Dans 5 des 14 fermes visitées dans la région du Napf, les vastes jardins riches de dizaines d'espèces cultivées et spontanées ont disparu au cours des 10 dernières années.

Interaction entre biodiversité et société

Quand la société évolue, il en va de même des comportements, des milieux ainsi que de la répartition et de la fréquence des espèces. La pression à la rationalisation dans l'agriculture, qui joue un rôle par rapport aux jardins mentionnés plus haut, provoque chez beaucoup des conflits intérieurs dans leur rapport avec le paysage et les plantes. Par exemple, quand une paysanne raconte en pleurant que son tilleul a dû céder la place à une nouvelle étable. À l'inverse, l'évolution de la composition spécifique influe sur la société. Les espèces répandues et fréquentes sont les plus utilisées. Elles sont disponibles et, de par le contact permanent, l'homme développe une bonne connaissance de leurs propriétés. Cependant, bon nombre des espèces autrefois usuelles ne se rencontrent plus si souvent. L'herboriste a déclaré à ce sujet: «Le lien avec les herbes diminue parce qu'on en trouve moins. Plus on achète et moins on cueille, et donc ce lien diminue.» Il ne parle pas à cet égard d'herbes rares, mais d'espèces telles que le millepertuis et la bugrane.

Quand une espèce se raréfie ou disparaît même, la relation avec la plante, son utilité et, en fin de compte, son appellation locale disparaissent aussi. De plus, le déclin de la diversité bioculturelle réduit la stimulation de notre conscience, alors qu'elle constitue un point central de notre humanité: «If diversity is the means through which our consciousness functions, and if our consciousness is what makes us human, then diversity makes us human» (Harmon 2002). Le déclin de la biodiversité entraîne un appauvrissement paysager, mais aussi culturel et moral.

Bibliographie: www.biodiversity.ch/hotspot

Anna Poncet est ethnobotaniste. Dans son projet de thèse de doctorat, elle s'est intéressée aux liens entre les hommes et les plantes, et a fait des recherches à cet effet dans la région du Napf. Elle dirige des cours et des excursions botaniques et travail à titre de pédagogue au Musée de la nature de Lucerne.
Contact: anna.poncet@lu.ch



Fauchage et ramassage du foin sauvage, Isenthal (UR)



Photos Mary Leibundgut



Prairie irriguée, dans le Rottal, Melchnau (BE). Photo Manfred Steffen, Lotzwil

L'irrigation des prairies fut, pendant des siècles, l'une des rares possibilités d'accroître le rendement dans les zones prairiales (par l'apport de nutriments, la lutte contre les ravageurs et le réchauffement du sol). Les prairies irriguées comptaient donc parmi les surfaces les plus convoitées. En même temps, les fossés, les rigoles et les mares périodiques offraient un habitat précieux aux animaux et aux végétaux. Avec l'introduction de nouvelles méthodes de fertilisation et de produits phytosanitaires, ainsi que la mécanisation de l'agriculture, les canaux furent peu à peu comblés ou abandonnés. Les derniers vestiges importants de cette forme culturelle autrefois très répandue sur le Plateau se trouvent à la limite entre les cantons de Berne, de Lucerne et d'Argovie. En 1983, les prairies irriguées locales furent inscrites à l'inventaire fédéral des paysages et monuments naturels d'importance nationale (cf. p. 15).

Le foin sauvage («Wildheuen») de Suisse centrale (cf. photos à gauche) appartient également au patrimoine culturel immatériel de la Suisse (cf. www.lebendige-traditionen.ch). Depuis des siècles, des hommes et des femmes grimpent sur les pentes particulièrement raides pour faucher l'herbe. Ces surfaces, ni fertilisées ni pâturées, abritent une riche diversité d'espèces. En raison de l'accroissement des rendements en plaine, la récolte pénible du foin sauvage a perdu de son attrait. Le canton d'Uri s'efforce, depuis des années, de promouvoir le foin sauvage. Depuis qu'il constitue aussi un facteur d'identification et de détente, de plus en plus de surfaces en friche sont de nouveau exploitées (cf. p. 16). (GK)

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot

Interview

«Nous pourrions définir de nombreux objectifs communs dans le paysage cultivé»

Le biologiste Christian Hedinger, du bureau d'études en écologie UNA, et l'historien d'art André Müller, du bureau vestigia, spécialisée dans la conservation des monuments historiques, s'intéressent à la sauvegarde du patrimoine naturel et culturel. Ils s'entretiennent des affinités éventuelles et des différences en termes de valeurs, d'objectifs, de conceptions et de mesures, et recherchent des synergies susceptibles d'être mieux utilisées à l'avenir.

HOTSPOT: Vos activités respectives ont pour objectif de sauvegarder la nature et la culture. De quelles valeurs est-il question?

André Müller: Certains lieux et paysages sont ressentis, d'un point de vue anthropologique et culturel, comme plus beaux que d'autres. Le patrimoine culturel joue un rôle important à cet égard. Beaucoup de gens s'identifient au patrimoine culturel en tant qu'élément de leur environnement quotidien. D'où l'intérêt public accordé à la conservation du patrimoine culturel. Ces aspects, ainsi que des principes contraignants fondés sur des chartes internationales, constituent la base de notre travail.

Christian Hedinger: Pour moi, chaque espèce animale ou végétale a une valeur et mérite donc d'être protégée, indépendamment de l'utilité qu'elle représente pour l'homme.

Tout le patrimoine culturel ou naturel ne peut être protégé. Comment fixez-vous des priorités?

Christian Hedinger: Avec les espèces et les milieux prioritaires au niveau national, tels qu'ils ont été définis par la Confédération, nous avons de bonnes listes de référence. De plus, il existe des inventaires des biotopes d'importance nationale. Nous savons donc ce qu'il faut préserver.

André Müller: Les inventaires sont aussi une base incontournable dans la conservation des monuments historiques. Les propriétaires



Christian Hedinger (à gauche) et André Müller. Photo Gregor Klaus

croient malheureusement souvent que l'admission d'un bâtiment dans un inventaire signifie qu'ils ne peuvent plus rien faire et que l'immeuble perd considérablement de sa valeur sur le marché. C'est la crainte de la fameuse «cloche à fromage». C'est tout à fait injustifié ou, en tout cas, limité à très peu d'objets d'extrême importance nationale, qui appartiennent déjà en général à l'État. En matière de patrimoine culturelle, par ailleurs, le contexte de l'objet est très important; c'est-à-dire son intégration dans son environnement et les facteurs socio-historiques qui ont influé sur sa genèse. Si le patrimoine culturel se limitait à une ferme ou à un château, ce serait comme si, en exagérant, on ne gardait dans les Alpes que les formations montagneuses ayant un impact sur le public, comme le Cervin, et que l'on éliminait le reste.

Christian Hedinger: Par rapport à la nature, le contexte général compte également. Une zone protégée isolée au milieu de terres cultivées délogées ne peut remplir ses fonctions. Pour que la biodiversité soit maintenue, il faut que l'utilisation de tout le paysage soit durable. Nous ne pouvons pas restreindre nos efforts à quelques objets. À cela s'ajoute que

la nature est un système dynamique. Le territoire des espèces peut varier, et des milieux comme les zones alluviales évoluent de toute façon en permanence. Y a-t-il une dynamique semblable dans le patrimoine culturel?

André Müller: Le patrimoine culturel est aussi un système dynamique, qui peut être modifié à plusieurs reprises pendant sa durée de vie et apprécié différemment à diverses époques. Par exemple, les églises romanes qui subsistent aujourd'hui ont été modifiées plusieurs fois et adaptées en fonction de la conception de l'art en vigueur. Si nous voulions davantage souligner le caractère roman d'une église, il nous faudrait par exemple ôter les structures baroques et donc détruire, ce qui serait irréversible. Ce genre d'intervention était courant au XIXe siècle, au début de la conservation des monuments historiques, lorsque les styles artistiques étaient très marqués et que, par conséquent, il fallait rechercher l'état «pur» d'un ouvrage. C'est pourquoi il est important, dans notre travail quotidien, notamment par rapport à chaque cas particulier, de procéder à une réflexion critique sur les méthodes et les théories de la conservation des monuments, afin de remettre en question également les

modes et les tendances en vigueur. Il existe à ce sujet depuis 2007, au niveau fédéral, des «Principes pour la conservation du patrimoine culturel bâti», qui contiennent une description nuancée de la mission à remplir et de la gestion des objets locaux.

Comment justifiez-vous la protection d'un monument?

André Müller: La protection potentielle et la conservation d'un objet doivent se justifier par son caractère particulier de témoin du passé dans son contexte culturel et par l'intérêt public qui en découle. En revanche, les opinions dans la société sont très variées concernant les conséquences qui en résultent. L'importance économique du patrimoine culturel est incontestée quand il s'agit des avantages liés un site et des destinations touristiques. En tant que facteur économique «soft», la valeur monétaire réelle du patrimoine culturel est incontestée, mais difficile à chiffrer. Les tentatives de traduction de la valeur du patrimoine culturel en langage monétaire sont certes intéressantes et précieuses dans certaines situations, mais elles sont aussi très dangereuses. On pourrait, par exemple, selon le point de vue, dire que le centre historique d'une ville n'a plus besoin que des façades des bâtiments, pour profiter, par exemple de l'effet touristique exploitable dans son propre intérêt, en général à court terme. Si des façades historiques dissimulant de nouvelles constructions permettent encore, dans le meilleur des cas, de découvrir éventuellement une rue à l'allure historique, elles sont sans intérêt dans le contexte du bâtiment original et de l'évolution historique de la ville. Elles offrent, à la rigueur, dans cet état, un témoignage d'une certaine gestion du patrimoine culturel ou d'une certaine conception de l'histoire; mais elles pourraient en même temps, en cas de grande qualité architecturale et urbanistique, faire l'objet d'une lecture positive dans un certain contexte, si la combinaison de l'ancien et du nouveau ainsi que sa motivation apparaissent concrètement.

Peut-on traduire le patrimoine naturel en langage monétaire?

Christian Hedinger: Nous serons très vulnérables, si nous nous limitons à l'économie et ignorons d'autres aspects tels que l'éthique, la beauté ou le bien-être. Dans le cadre du site Emerald de Haute-Argovie, par exemple, nous avons réalisé plus de 300 mesures de promotion de la nature. La question se pose: que rapportent les 1,5 million de francs investis? Les animaux et les végétaux sont certes de retour, mais ils ne rapportent pas grand-chose aux paysans. Le paysage est certes plus attrayant et la valeur récréative a augmenté. Mais ce n'est mesurable qu'indirectement.

Il est apparemment très difficile d'exprimer en valeur monétaire l'intérêt public pour le patrimoine naturel et culturel. Mais com-

ment convaincre une société calibrée sur l'argent d'investir dans ce patrimoine?

André Müller: Il faut parler, parler, et encore parler. Il s'agit de sensibiliser la population en permanence, ce qui est le cas de nombreuses campagnes depuis longtemps déjà. La concrétisation au niveau de sa propriété demeure toutefois difficile. Nous allons volontiers en France ou en Italie, pour admirer les nombreux édifices et villes historiques, mais notre maison doit répondre aux normes les plus élevées en matière de qualité de vie. C'est un peu un paradoxe, auquel l'activité de conservation des monuments ne peut remédier que par le biais d'un travail de persuasion constante au cas par cas. Il est plus facile de susciter un changement d'opinion, en cas d'avantages économiques, si l'on peut montrer, par exemple, que l'entretien de la structure existante ou d'éléments du bâtiment coûte moins cher que leur remplacement. Il est beaucoup plus difficile de faire passer des valeurs idéelles, en particulier l'intérêt public.

«Je tiens beaucoup à ce que des formes d'utilisation anciennes trouvent une nouvelle raison d'être.»

Christian Hedinger, biologiste

Christian Hedinger: J'en sais quelque chose. Nous allons à l'étranger pour admirer la nature et les jardins. Mais nous avons à la maison le gazon standardisé et un jardin de rocaille facile d'entretien.

Quelles différences voyez-vous entre la conservation du patrimoine culturel et celle du patrimoine naturel?

Christian Hedinger: Le patrimoine naturel gravite autour des formes de paysages et des êtres vivants. De nombreux aspects du patrimoine culturel y sont inclus, comme l'exploitation traditionnelle des prairies humides, par exemple. S'il n'y avait pas ces affinités, il serait difficile de préserver la «nature» dans un paysage déterminé par l'être humain. Je vois peu de différence, si ce n'est que les priorités sont définies autrement.

André Müller: Je suis d'accord. En ce qui concerne les projets de notre bureau, le contexte dans lequel se trouve le bâtiment bénéficie d'une forte pondération. En général,

dans le contexte d'inventaires et d'analyses spatiales, nous mettons toujours aussi l'accent sur les espaces verts éminents avec leur végétation différenciée.

Christian Hedinger: En ce qui concerne la conservation du patrimoine culturel et naturel, les synergies existent non seulement dans le paysage cultivé mais aussi dans le milieu bâti. Je pense par exemple aux populations de chauves-souris dans les églises. Si les combles sont entretenus ou restaurés avec soin, pour rester accessibles aux chauves-souris, les deux objectifs sont atteints.

André Müller: Nous nous opposons par principe à ce que toutes les constructions soient «étanches», indépendamment de la biodiversité, car cette étanchéification modifie en général la physique du bâtiment et son caractère à long terme. Surtout au niveau de l'aménagement des combles, beaucoup d'espace se perd aujourd'hui pour les animaux. Selon nous, le scellement des murs de pierres sèches pose également un problème. S'ils sont consolidés par des murs en béton dans la structure portante et que seule une façade de pierres naturelles est maintenue, c'est en quelque sorte du «faux» esthétique. La valeur écologique et historique au sens large a disparu. Et l'art de construire des murs de pierres sèches disparaît également.

Christian Hedinger: Parfois, dans des projets de protection de la culture, la protection de la nature est purement et simplement oubliée. Un exemple: les prairies irriguées à Langenthal, sur le site Emerald de Haute-Argovie, où je travaille. Ces prairies, ainsi que les canaux et les écluses, ont été protégées du point de vue de l'aménagement du territoire, mais sans tenir compte de la biodiversité, ce qui est regrettable. Elles sont seulement irriguées pour être irriguées. La diversité sur les prairies est sans importance. On aurait pu pourtant faire beaucoup pour la biodiversité, en adaptant aussi l'utilisation de prairies. Traditionnellement, les prairies n'étaient en effet fertilisées que par les matières en suspension dans l'eau et non, comme aujourd'hui, avec du lisier. Le type originel des prairies grasses riches en espèces a pratiquement disparu des prairies irriguées d'aujourd'hui. Une promotion de la biodiversité basée sur une exploitation extensive leur aurait donné, de ce point de vue, une plus-value considérable. Le canton de Berne et la fondation responsable ont omis d'assortir les contributions versées aux paysans de contraintes qui auraient préservé l'authenticité de cette forme de culture. L'irrigation est donc aujourd'hui plutôt une façade. **André Müller:** Si nous avions participé à ce projet, nous aurions clairement soutenu que le désir de sauvegarder les prairies irriguées ne pouvait se justifier que si l'on réintroduisait dans la mesure du possible le mode d'utilisation d'autrefois et si l'on associait cet objet du patrimoine culturel avec sa fonction d'origine. Dans ce cas, la biodiversité représente une va-

leur plus évidente, qui va de pair avec la valeur culturelle des prairies irriguées réactivées.

Parfois, cependant, l'utilisation traditionnelle n'est tout simplement plus adéquate.

Christian Hedinger: Je pense qu'il existe toujours une utilisation alternative. Il faut juste faire preuve d'imagination et de créativité. C'est le cas, par exemple, du foin sauvage dans le canton d'Uri. Depuis qu'il permet une sorte d'identification et sert à des activités sportives, de plus en plus de surfaces en friche sont à nouveau exploitées. Je tiens beaucoup à ce que des formes d'utilisation anciennes trouvent une nouvelle raison d'être. Qu'en est-il des biens culturels? Peuvent-ils remplir de nouvelles fonctions pour être conservés?

André Müller: La question se pose plutôt rarement dans la conservation des monuments, peut-être dans le cas d'églises inutilisées ou de bâtiments utilitaires simples comme des moulins. Par contre, beaucoup de bâtiments protégés sont habités en permanence. Ils doivent le rester. Les propriétaires ont à vrai dire une idée précise de la manière dont ils veulent habiter et utiliser leur bâtiment – sans oublier le problème que pose le maintien du caractère de l'immeuble. Mais il y a aussi des exemples où le propriétaire est fier de son bâtiment et s'accommode de certaines contraintes. Et puis il y a aussi un grand nombre de personnes qui, au moins pendant les vacances, habitent volontiers dans un bâtiment conservé et entretenu si possible dans son état «original».

Comme les «rustici» au Tessin?

André Müller: Les rustici sont malheureusement souvent transformés de telle sorte que l'on ne reconnaît plus l'objet ni son implantation. Il s'agit souvent de constructions neuves, qui n'ont plus rien à voir avec l'objet initial et son site. Il ne faut pas perdre de vue à cet égard que l'environnement immédiat présentait également d'autres caractéristiques originales, telles que de vastes terrasses de culture, des châtaigneraies et des berges de ruisseaux aménagées. La transformation en maison de vacances doit tenir compte de nombreux détails, afin de préserver l'authenticité du bâtiment et du site. La réalisation devient rapidement complexe. La plupart des règlements de construction ne sont pas adaptés à la situation des rustici ou des mayens. Il faut au contraire des conseillers compétents aux différents niveaux, depuis le gros œuvre jusqu'au détail et vice versa; cela s'applique aussi à d'autres types d'objets et en particulier à l'aspect des sites.

Qu'en est-il de l'utilisation moderne des milieux dans les terres cultivées?

Christian Hedinger: Si un agriculteur veut toucher les contributions à la promotion de la biodiversité, son exploitation doit suivre

certaines règles. Mais il bénéficie aussi de certaines libertés, qui sont encore trop peu utilisées. Nous pourrions être beaucoup plus friands d'expériences et nous inspirer de modes d'exploitation traditionnels. Dans le réseau Natura 2000 de l'UE, l'entretien des zones protégées se rattache très souvent au passé. Les zones protégées sont présentées comme faisant partie d'un terroir et d'une identité. Beaucoup de personnes et de partis politiques sont sensibles à cet aspect conservateur. Nous devrions en profiter et essayer d'utiliser ce concept, en évitant bien sûr tout complément nationaliste désagréable, et d'y recourir à bon escient. Il y a un gros potentiel à ce niveau.

«Il s'agit de donner du contenu aux paysages»

André Müller, l'historien d'art

André Müller: L'identité est aussi un concept important dans l'argumentation de la conservation des monuments historiques. Mais il faut veiller à ce que ce concept ne soit pas un vain mot. À cet égard, il importe de se montrer critique et de se demander ce que signifie identité dans chaque cas concret et pour qui. Quels aspects faut-il prendre en compte et qui est prêt à épouser cette identité? Dans ce sens, il faut veiller à ce que les modes d'utilisation alternatifs soient bien spécifiés. Il est important que les paysages soient enrichis de contenus et ne deviennent pas de simples décors. En tant que représentant de la conservation des monuments historiques, je suis peut-être hypersensible aux reconstructions et en particulier au «faux» historique. Si des objets sont littéralement vidés de leur substance originale et de leur histoire tout en revendiquant ou en simulant une historicité, c'est un gros problème pour nous. Il en va de même dans d'autres domaines comme les paysages dits naturels, qui sont adaptés de façon à servir au mieux le divertissement de vastes groupes de consommateurs. Par rapport à l'exemple cité précédemment par Christian Hedinger, si l'on produit du foin sauvage sans l'utiliser, cela a peut-être un sens pour la biodiversité, mais son utilité véritable a disparu et sa viabilité à long terme est peut-être aussi incertaine.

Christian Hedinger: Le foin est encore utilisé, mais ce n'est plus sa principale raison d'être. La main-d'œuvre au kilo est si chère que le foin est en fait hors de prix. La chaîne de valeur fonctionne encore cependant grâce aux aspects sociaux et sportifs.

Comment exploiter les synergies entre la protection du patrimoine culturel et celle du patrimoine naturel?

Christian Hedinger: La conservation des monuments est compétente en ce qui concerne les bâtiments. Nous avons des interlocuteurs à ce sujet. Malheureusement, les espaces verts ne sont presque jamais associés à la biodiversité. Et dès que nous sortons du milieu urbain, nous n'avons plus du tout de partenaires du domaine du patrimoine culturel.

André Müller: C'est exact. Les haies et les vergers, de même que les terrains vagues et les espaces verts, ne sont pratiquement pas pris en compte dans la protection du site, et nous le déplorons. Mais notre bureau a à cœur d'attirer l'attention des donneurs d'ordre à ce sujet. De mon point de vue, j'inclus toujours les espaces verts dans la catégorie biodiversité. Nous pourrions définir de nombreux objectifs communs dans ce domaine. De plus, les deux secteurs d'activité doivent veiller à ne pas se monter l'un contre l'autre, surtout dans le milieu urbain. Je suis convaincu de la compatibilité de la protection de la nature et de la culture. L'aménagement du territoire intervient ici à titre de partenaire de projet et coordinateur. Nous devons penser en termes d'espaces culturels vastes et liés, dans lesquels les deux activités trouveront leur place. Il s'agit de donner du contenu aux paysages. Mais il faut harmoniser nos préoccupations de bonne heure. Nous sommes tous deux mandataires et malheureusement souvent impliqués à des moments différents ou trop tard dans le processus, si bien qu'un échange ne peut pratiquement plus avoir lieu. Dans ce sens, il faudrait aussi interpeller les donneurs d'ordre.

Nature et culture dans le cycle annuel

Le travail au champ pour le salut de l'âme



De nombreuses églises abritent des fresques qui représentent, en un cycle annuel, le «calendrier des mois», c'est-à-dire les activités ou événements typiques du monde agricole et artisanal du Moyen Âge. Ces scènes gravitent autour de la production alimentaire dans la nature, ainsi que des plantes cultivées et des animaux de rente. Le labour, l'ensemencement et la moisson y occupent la place la plus importante.

La mise en évidence d'activités profanes dans l'art chrétien renvoyait au rôle du travail physique dans la recherche du salut. Le côtoiement de calendriers des mois et de scènes bibliques crée un lien symbolique entre la vie sur Terre et la vie et les puissances célestes. Le calendrier des mois présenté ici était, par exemple, placé sous une fresque représentant la Passion du Christ. (GK)

Calendrier des mois de la vie paysanne et chevaleresque de l'église Santa Maria del Castello, Mesocco (GR), peint au XVe siècle par Cristoforo et Nicolao da Seregno.
Photos Luigi Corfù, Mesocco

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot

Toponymie et biodiversité

Nombreux sont les noms de localités et de lieux-dits qui s'appuient sur la faune et la flore. Ils reflètent le rapport de l'être humain à la nature sauvage et parlent de l'utilisation du paysage à des fins agricoles. Un tour d'horizon met en évidence la forte présence de la biodiversité dans la dénomination de notre territoire. *Christoph Baechtold*

Les noms font partie de notre individualité. Nous portons des noms de famille et des prénoms qui forgent notre identité. Nous nous orientons dans notre environnement à l'aide des noms des villes, des villages, des rues et des lieux-dits. Les noms des rivières, des montagnes, des forêts, des cultivés ou non reflètent la richesse passée ou actuelle de notre paysage. Comment ces noms sont-ils nés? Sans doute a-t-on attribué ces noms avant tout pour des raisons pratiques en utilisant souvent des éléments de la biodiversité, p. ex. de la faune, de la flore ou de particularités du territoire qui caractérisent les paysages.

Le village près de la cascade

Dans le nord-ouest de la Suisse, à l'époque romaine ou alémanique (dans les premiers siècles de notre ère), on a donné aux villes des noms de personnes. On fait p. ex. aujourd'hui dériver le nom de la ville de Bâle du latin *Basilia* (villa) ce qui signifie «le bien rural de *Basilus*». Mais ce *Basilus* n'est plus perceptible historiquement. Il pourrait être le fondateur de la ville ou une personne de grande influence. Le nom de la ville de Bienne mérite une mention spéciale: il pourrait tirer son origine du nom celtique d'un dieu de source, *Belenus*, «le lieu où l'on vénère le dieu *Belenus*». On trouve très rarement des noms de villes dérivés d'un nom de femme, comme *Porrentruy* «le pont qu'a fait construire *Ragentrud*», probablement la femme du dernier roi mérovingien *Dagobert I*.

Ce n'est qu'à partir du haut Moyen Âge que les noms d'origine de villes, villages et de lieux-dits désignent des qualités du terrain ou d'une rivière: *Laufon* (BL) est «le village près de la cascade», *Lucelle* (JU) «le village près du petit ruisseau», *Pleigne* (JU) «le village dans la plaine». Les noms de *Sévaz* (FR) et de *Sal-*

van (VS) sont dérivés du latin *silva* «la forêt», *Prêles* (BE) et *La Praz* (VD) proviennent du latin *pratium* «le pré», *La Sagne* (NE) signifie «le marais» et *Hauterive* (FR) «le village près du versant raide (du ruisseau)».

Là où habitaient les écrevisses

Les noms des cours d'eaux désignent souvent une qualité de l'eau, parfois dans une langue proto-européenne, comme «fluide, liquide, coulant». *La Birse* est «la rivière qui coule vite ou qui est vite en crue», *la Lutter* «la rivière claire», en allemand «*Der lautere (klare) Fluss*», *le Doubs* «la rivière noirâtre, sombre», *la Glâne* «la rivière brillante, limpide»; les noms du *Rhin*, de *l'Ill*, et peut-être aussi de *la Wiese* signifient simplement «le fleuve». L'importance pour nos ancêtres d'une eau propre se manifeste par le grand nombre de noms avec l'élément fontaine. Les noms de fontaines deviennent parfois même des noms de villes: *Grandfontaine* (JU) («la fontaine forte»), *Pierrefontaine* (département du Doubs) («la fontaine près des rochers») et *Steinbrunn*, en Alsace, avec la même signification.

Le grand nombre des *Krebsbach* («le ruisseau aux écrevisses»), des *Egelsee* («l'étang aux sangsues», comme à *Bâle l'Eglisee*) et des *Fröschgraben* («le petit ruisseau avec les grenouilles») font référence à la biodiversité: on distingue ici les animaux qui vivaient dans les ruisseaux ou à leurs abords.

Miroir de la diversité agricole

Même la biodiversité agricole se reflète dans les lieux-dits. On trouve beaucoup de noms de plantes cultivées, en allemand plus souvent qu'en français: *le Rübacker* («le champ aux betteraves»), *le Krautacker* «le champ aux choux», *le Gerstenacker* «le champ d'orges», *le Haberfeld* «le champ d'avoine», même les *Linsenberg* en Alsace «la montagne aux lentilles» (nom dérivé plus probablement du moyen-allemand *lûzen* «la montagne où l'on guette»), les *Vignes*, la *Chênevière* («la culture du chanvre», autrefois pour fabriquer des vêtements). Les champs de blé n'étaient pas nommés expressément; on les classait sous le nom de *Finage* ou de *Fin*. On cultivait ces champs-là jusqu'au XIXe siècle selon un rythme triennal: la première année avec du blé d'été, la deuxième année avec du blé d'hiver, et la troisième ils étaient en friche ou servaient de pâturage. Très importants étaient aussi les étangs: ils servaient à l'élevage des carpes ou d'autres poissons.

Quasiment disparues de notre paysage cultivé par suite des monocultures, p. ex. de maïs, les haies étaient autrefois très importantes. Ces bandes forestières de 5 à 20 mètres de large, composées de noisetiers, de charmes, de sapins et d'aubépines, délimitaient des parties de champs ou de prés. Elles servaient de refuge à beaucoup de petits animaux comme les oiseaux, les renards, les hérissons et les blaireaux qui s'y protégeaient des vents et des pluies. Les haies empêchaient le bétail de se nourrir du blé ensemencé. Dans la région alémanique de *Bâle*, on trouve des noms composés de haie (en allemand *Hag*) presque dans chaque village, par exemple *la Hagmatte* («le pré délimitant le finage») à *Allschwil* (BL), *la Hagnau* («le pré délimité par une haie près du bord de l'eau») à *Birsfelden* (BL) et *le Linsenbergheegli* («la haie dans la région du *Linsenberg*») à *Magstatt-le-Bas* (*Sundgau*). Aux lieux-dits français, le mot *enclos* ou *clos* correspond plus précisément à l'allemand *Hag*: *Clos de la Vigne* à *Courfaivre* (JU) et *Gros Clos* au *Bémont* (JU).

D'autres éléments de la biodiversité sauvage se retrouvent souvent dans les noms de lieux-dits. On a p. ex. nommé les forêts à l'aide des espèces d'arbres présents: *Chêne* et son dérivé *Chênaie*, *Sapins*, *Vernes* (aulnes), *Genévrier*, et pour finir *Tilleul*, que l'on connaît aussi comme nom de ville: *Le Thillot* «le village près des tilleuls» (département des Vosges).

Le loup a survécu dans les lieux-dits

N'oublions pas les rencontres entre l'homme et la bête. Les noms influencés par le loup datent surtout du temps où le loup était encore un ennemi dangereux: par exemple *la Cache aux Loups* à *Saint-Sulpice* (NE) et les *Plaines du Loup* sur *Lausanne*, ou dans la région alémanique de *Bâle*, *la Wolfschlucht* à *Bâle* même, *le Wolfgalgen* («le piège contre les loups») à *Muttenz* (BL). Le mot *loup* se trouve aussi dans le nom de ville *Loveresse* (BE). La biche au contraire, animal sympathique, nous apparaît dans les lieux-dits *Le Creux des Biches* «la combe des biches» au *Noirmont* (JU) et *Les Champ du Betz* à *Movelier*, et évoque un paysage charmant.

Complétons notre tour d'horizon avec le lieu-dit *paradis* pour d'excellentes parcelles de vignes et le lieu-dit allemand du haut Moyen Âge *Vogelsang* (soit «le chant des oiseaux» ou le «défrichage par le moyen du feu») à propos duquel la recherche scientifique n'est pas unanime. Est-ce un nom qui renvoie à un lien avec la nature ou seulement un nom qui dési-

Nature sortie de la bombe

Diversité de la vie en milieu urbain

Bon nombre d'artistes du «Street art» ramènent la nature en ville. Pinceaux, rouleaux, sprays et pochoirs permettent à la nature évincée de revivre sur les murs, les réverbères, les panneaux de signalisation et les poubelles. Aujourd'hui, le «Street art» est un art à part entière.

La plupart des œuvres représentées ici sont de l'artiste française Lily Mixe, qui travaille actuellement à Londres. La nature joue un rôle majeur dans ses peintures murales. Les animaux sont censés rappeler aux citoyens à quel point la vie sur Terre est belle, complexe et fragile. Sur son site Internet www.lilymixe.com, elle a écrit: «J'aimerais donner à la nature une voix visible et célébrer la nature comme nous apprécions des pierres précieuses et des œuvres d'art. La nature est à mes yeux la monnaie la plus importante de notre planète.»

Deux œuvres présentées sur cette page viennent de l'artiste suisse «Robi the Dog» (†2016). Il appartenait à la scène européenne de «Street art». (GK)

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot



Lily Mixe



Lily Mixe



Lily Mixe. Photos: lilymixe.com



Robi the Dog



Robi the Dog

gne un défrichage? Nous ne le savons pas. De nombreux autres lieux-dits parlent de la rencontre entre l'homme et la nature, et il y en a encore beaucoup d'autres. Faites-y attention – et faites des découvertes!

Bibliographie:

www.biodiversity.ch/hotspot

Christoph Baechtold a fait ses études de théologie à Berne. Il a fait la relecture de trois volumes du «Baselbieter Namenbuch», publié en printemps 2017, et fait maintenant des recherches en toponymie alsacienne et badoise.

Contact: christoph.baechtold@gmail.com

Savoir-faire et faire savoir: traditions vivantes et biodiversité dans les parcs suisses

Longtemps forgés par des pratiques et des savoir-faire particuliers, les paysages et la biodiversité des parcs suisses parlent avant tout des humains. Ils mettent en lumière le rapport qu’entretient la population locale à la nature et l’interdépendance qui existe entre certaines traditions vivantes et le milieu dit «naturel». *Cécile Wiedmer*

À ce jour, la reconnaissance nationale des valeurs paysagères et naturelles des 19 parcs suisses insuffle à ces régions le désir de valoriser davantage leur patrimoine culturel immatériel, vecteur essentiel de définition de leur identité culturelle. Ce terme ambigu d’«identité culturelle» peut se comprendre comme le produit d’un constant va-et-vient entre résistance et adaptation; l’une se rapporte à ce qui permet de nous différencier, l’autre à notre rapport au monde (Aubert 2004). Ces deux pôles se retrouvent dans le désir de sauvegarde des espaces naturels, dont les parcs font partie.

L’engagement des parcs en faveur de «leurs» nature, paysages et biodiversité témoigne ainsi du lien fort que cultivent ces régions avec leur environnement et montre comment elles se construisent une identité basée sur des pratiques et des valeurs transmises, réappropriées et en évolution constante. Aussi les parcs développent-ils une culture actuelle, créent des espaces de sociabilité et ouvrent des perspectives pour en faire sens. Leur forte relation avec les enjeux liés à la biodiversité s’associe à l’histoire des savoir-faire qui ont forgé leur environnement. Rappelons ici que des paysages et une nature de référence n’existent pas, ils n’ont de signification que culturelle (Jadé 2006). Comprendre alors les savoir-faire en jeu et les faire savoir à la fois par la préservation, la transmission et la diffusion, les trois axes assurant l’efficacité d’une action sur le patrimoine culturel immatériel (Aubert 2004), est central dans leur travail. Les exemples ci-dessous en témoignent et illustrent l’impact que certaines traditions vivantes peuvent avoir sur la biodiversité et inversement.

Utilisation des haies et bosquets

Dans de nombreux endroits du Parc naturel régional Gantrisch, notamment vers Schwarzenburg, les haies d’arbustes indigènes dessinent les contours du paysage de collines sillonné par les ravins et canyons de la Singine et de la Schwarzwasser (objet 1320 de l’Inventaire fédéral des paysages, sites et monuments naturels IFP).

Ces haies ont principalement été plantées par les paysans pour servir de protection contre le vent, délimiter les parcelles et faire office de clôtures pour le bétail. Elles ont également longtemps servi à l’approvisionnement en bois, nourriture et fourrage pour les bêtes. Aujourd’hui, elles se rattachent davantage à la riche structure du paysage de collines typique de la région, pour lequel ses habitants éprouvent un fort sentiment d’appartenance. Le rôle de ces haies et bosquets a ainsi peu à peu évolué. Aujourd’hui, leurs qualités paysagères et leur apport à la biodiversité sont revendiqués avant leurs fonctions agricoles et de ravitaillement. Ces structures paysagères forment des ponts naturels entre des biotopes spatialement séparés et favorisent les réseaux écologiques. Les chauves-souris les utilisent volontiers pour se guider. Insectes, petits mammifères et oiseaux y trouvent protection, nourriture et sites pour abriter leur descendance. L’engagement du Parc pour ces structures paysagères et patrimoniales est de ce fait multiple: plantation, revalorisation de surfaces de promotion de la biodiversité, entretien, informations au monde agricole et aux citoyennes et citoyens.

Dans le Parc naturel régional Pfynges, les haies font aussi l’objet de soins particuliers pour leurs valeurs naturelles et patrimoniales. Les pousses de noisetiers qui y grandissent sont utilisées pour le tressage et la fabrication de hottes ou de cannes. Ce travail intensif n’est aujourd’hui plus effectué avec une grande assiduité, mais il rencontre encore quelques aficionados.

Le Parc a par ailleurs proposé des cours pour apprendre à construire une hotte. Les participants devant se procurer la matière première, ils ont été sensibilisés à l’approvisionnement des bonnes pousses, aux gestes à effectuer pour la récolte ainsi qu’à la signification des haies et bosquets pour la préservation de la biodiversité.

Narcisses du Pays-d’Enhaut

La cueillette des narcisses figure sur la liste cantonale vaudoise des traditions vivantes. La floraison abondante du narcisse en mai sur les hauts de Montreux a généré fêtes, concours de cueillette et spectacles jusqu’à la fin des années cinquante. Apparues avec les premiers défrichements agricoles, les prairies ouvertes où se plaît le narcisse n’étaient, avant 1950, fauchées qu’en juillet, pour laisser à la plante le temps de se reproduire. L’apport moindre en fumure lui était également profitable (PNR GPE 2015). Le recul des prairies à narcisses influe à ce jour sur la pérennisation de sa cueillette et témoigne des effets de l’intensification des pratiques agricoles et de la reforestation de certaines parcelles. Avec leur disparition progressive, tout un biotope se retrouve menacé. Non pas que le narcisse soit particulièrement en voie d’extinction, il est cependant l’emblème de biotopes peu intensifs qui abritent de nombreuses espèces intéressantes (PNR GPE 2017).

Le Parc naturel régional Gruyère Pays-d’Enhaut a ainsi intégré ces prairies à l’étude de son infrastructure écologique. Dans ce cadre, il a procédé en 2016-2017 à un inventaire de ces dernières sur l’ensemble de son territoire. S’ensuivront des mesures concrètes de promotion de ces biotopes. Supports et activités de sensibilisation de la population font écho à ses mesures. Le sentier des narcisses des Avants présente, par exemple, les caractéristiques biologiques et patrimoniales du narcisse pour la région. On y apprend comment effectuer une cueillette respectueuse, afin que cette tradition puisse perdurer.

Comprendre l’environnement social et naturel

Pâturages à sycomores dans le Parc naturel régional Diemtigtal (Kiebacher 2016), murs en pierres sèches, cueillette et transformation de plantes sauvages, lutte contre les néophytes etc., nombreux sont les exemples qui attestent des liens entre traditions vivantes et biodiversité dans les parcs. Tous ces liens imprègnent à leur échelle le paysage, sans que nous en soyons toujours conscients. Le travail des parcs ne s’effectue ainsi pas uniquement d’après les listes cantonales des traditions vivantes, qui «produisent du regard sur les choses avant de produire du savoir sur ce qui est à voir» (Heinich 2009, par rapport à la notion d’inventaire). Mais chercher à comprendre en amont ce qui forge le mi-

Nature et art préhistorique

Reproduction d'un environnement varié

lieu social et naturel des parcs pour y jouer en toute connaissance de cause un rôle pertinent est tout autant une de leurs raisons d'être.

Bibliographie:

www.biodiversity.ch/hotspot

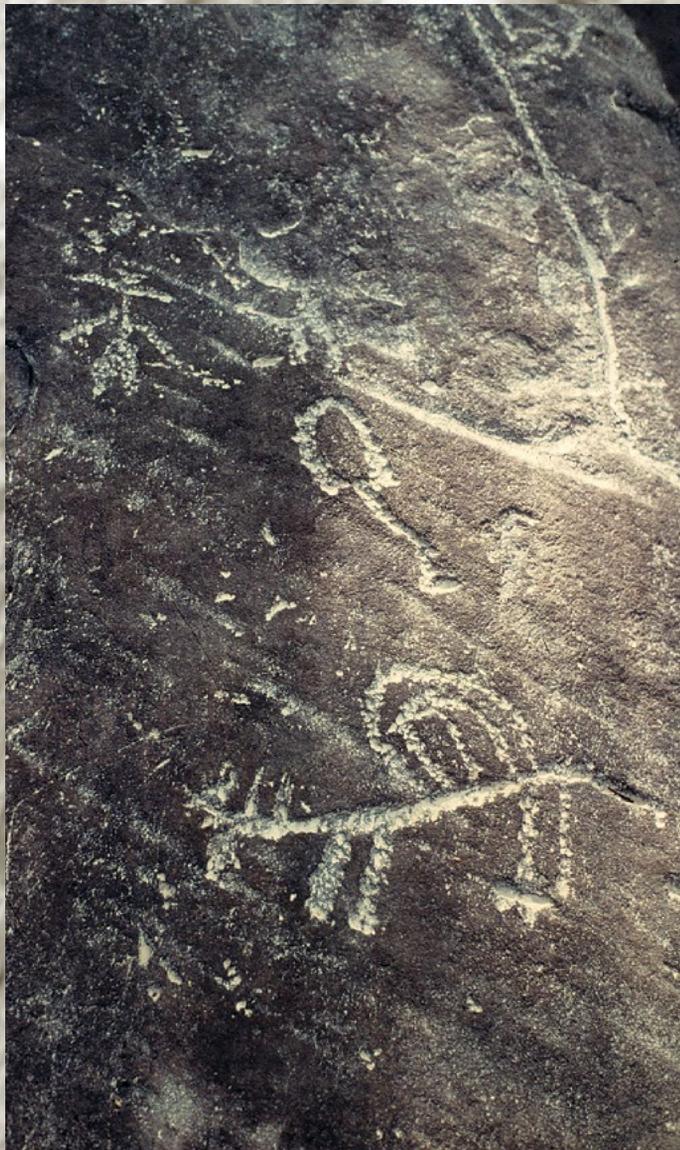
Les peintures et gravures rupestres figurent parmi les formes d'art les plus anciennes. Elles représentent le plus souvent des animaux, des scènes de chasse et des formes abstraites. Ce que les artistes primitifs voulaient montrer ne peut être déterminé avec certitude. Ces mystérieux messages d'un lointain passé avaient sans doute, dans bien des cas, une signification religieuse et culturelle.

Rien qu'en Europe, il existe des centaines de sites présentant des peintures et gravures rupestres. En Suisse, les pétroglyphes de Carschenna, en amont de Sils im Domleschg, constituent le site le plus important. Onze plaques rocheuses y sont couvertes d'images, de figures, de symboles, de signes, de lignes, de cercles et de spirales. Les experts les ont approximativement attribuées à l'Âge du bronze ou de la pierre. (GK)

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot



Site des pétroglyphes dans l'actuelle zone des mayens de Carschenna (GR). Photo Ursula Klingelfuss



Bête de somme lourdement chargée – ou animal et soleil stylisé? Nul ne le sait. Photo Archäologischer Dienst GR



Cheval et cavalier avec trident, ainsi que spirales et formes circulaires dont la datation et la signification restent vagues.

Photo Archäologischer Dienst GR

Diplômée de l'Université de Neuchâtel en anthropologie sociale et archéologie préhistorique, **Cécile Wiedmer** travaille comme chargée de projets au Réseau des parcs suisses, association faitière des parcs nationaux, naturels régionaux et périurbains. En collaboration avec l'Office fédéral de la culture, elle coordonne un projet destiné aux parcs suisses visant à comprendre, valoriser et promouvoir durablement leur patrimoine culturel immatériel.

Contact: c.wiedmer@parks.swiss

Photo (arrière plan) Archäologischer Dienst GR



Là où nature et culture fusionnent

Les paysages sont les archives et les miroirs de notre culture. Leur spécificité et leur variété procurent à la population un degré élevé d'identité et offrent au tourisme et à l'économie des qualités de site séduisantes. Ce potentiel mérite que la société lui accorde une plus grande attention. *Matthias StremLOW*

L'homme tire parti de l'espace et le façonne. Cette activité est étroitement liée au concept de culture. Le sens premier du mot latin «cultura» désigne l'action de cultiver la terre. Lorsque l'être humain se sédentarisa, il eut besoin de rendre cultivable la nature sauvage et de cultiver les surfaces agricoles exploitables. Des colonies virent le jour sur les sites appropriés, si possible protégés du vent et des intempéries, proches d'une terre fertile et sur la rive d'un cours d'eau ou d'un lac, tout en étant à l'abri des crues. Les constructions furent érigées à l'aide du matériau local susceptible d'être extrait et utilisé à moindres frais. En témoignent les «rustici» en pierres du Tessin et les chalets en bois de la région bernoise. La biodiversité tira profit des diverses méthodes culturelles: les habitats dégagés attirèrent les espèces héliophiles, les haies offrirent un refuge à une multitude d'oiseaux et d'insectes, et les lézards s'installèrent dans les murs de pierres sèches. Beaucoup de plantes et d'animaux de Suisse, dits synanthropes, se sont ainsi adaptés à la culture humaine.

L'importance attachée à la particularité d'un lieu

L'homme a transmis de génération en génération son savoir relatif aux différents modes d'exploitation et s'est adapté en permanence à l'évolution des conditions. C'est ainsi que se sont développées en Suisse, au fil des siècles, des formes d'exploitation et de construction typiques de la région, basées sur les potentiels naturels présents. Les cultures déterminaient de cette façon une diversité paysagère de la Suisse extraordinaire, qui se composait d'une mosaïque de spécificités régionales. Il n'est donc pas étonnant que des termes comme «identité» et «diversité» soient des concepts clés de la loi sur la protection de la nature et du paysage. Ils sont complétés par le terme de «beauté». Et ce sont précisément ces paysages, nés de la relation existentielle entre potentiel naturel et technique de culture et qui ont été modelés durant des générations, que l'être humain qualifie de «beau». L'industrialisation et la division du travail qui en résulta dans la société rompirent peu à peu l'imbrication étroite de l'homme et de l'espace. Les moyens de transport moderne et l'approvisionnement

en aliments dans les supermarchés ont éclipsé l'esprit du lieu par rapport aux conditions d'implantation du milieu bâti. En d'autres termes, production et consommation ne sont plus liées à un site commun.

Pourtant, aujourd'hui encore, les paysages et leurs valeurs naturelles et culturelles continuent de refléter le mode de vie. Mais comme elles suivent la logique de la mondialisation, les qualités typiquement régionales disparaissent (OFEV 2017). Cette évolution vers une uniformisation paysagère suscite un contre-réaction, qui se manifeste depuis quelques années par la consommation croissante de produits agricoles régionaux par exemple. Le régionalisme gagne en importance et, partant, le paysage en tant qu'espace d'identification se revalorise.

La combinaison des deux tendances contradictoires apparaît dans les paysages sous forme d'un paradoxe de notre époque: mondialisation dans les aménagements et les utilisations caractéristiques, valorisation croissante de la diversité et de la spécificité des paysages. Cette contradiction n'est pas simple à résoudre et impose de grands défis à la politique paysagère. Dans la recherche de solutions, il peut toutefois être utile de reconnaître que l'aménagement de la nature est indissociable de la culture. Un débat social s'impose au sujet de la culture du paysage.

Assumer ses responsabilités

Par rapport à cette culture du paysage, les aspects caractéristiques d'un site – l'esprit du lieu – jouent un rôle important en tant que points de départ et facteurs clés du développement paysager.

Le potentiel de développement respectueux et irréprochable du paysage réside dans l'analyse intensive des typicités locales et régionales. Cette ouverture au paysage existant englobe en effet également l'importance que revêt un paysage pour l'être humain. L'entrée en relation avec la nature favorise la conscience de la richesse naturelle et culturelle de nos paysages, ce qui constitue une base essentielle pour que les humains, en tant qu'individus et collectivité, assument leurs responsabilités et s'opposent à la tendance générale d'une production uniformisée à l'échelle mondiale.

Nature, bien culturel

Archives de la biodiversité

À cet égard, la responsabilité incombe à tous: nous pouvons percevoir autour de nous les qualités paysagères et nous informer, en tant que consommateurs, citoyens et maîtres d'œuvre, sur l'influence que nos décisions peuvent exercer sur les qualités concrètes d'un paysage. L'entretien et la valorisation durables d'un paysage agricole par les paysans, par exemple, ne peuvent se réaliser sans création de valeur. Les décisions d'achat des consommateurs sont plus importantes que jamais. En l'absence d'achats de fruits issus de vergers hautes tiges, tous les efforts entrepris pour promouvoir les arbres fruitiers caractéristiques de nombreuses régions de Suisse seraient vains.

En dehors de chaque individu, la politique aussi est invitée à assumer ses responsabilités. La qualité du paysage est une position de force. Pour cette raison, il s'agit de promouvoir des stratégies spatiales qui reconnaissent et renforcent les qualités paysagères régionales et leur potentiel, et de les intégrer également dans les politiques sectorielles en tant que stratégies de création de valeur. Il en résultera une évolution de la caractéristique paysagère vers un facteur d'implantation qui se démarquera positivement du «tout partout».

Bibliographie:

www.biodiversity.ch/hotspot

Matthias StremLOW a étudié la philologie allemande et les sciences naturelles et dirige la section Espace rural de l'Office fédéral de l'environnement (OFEV).

Contact: matthias.stremLOW@bafu.admin.ch



Animaux naturalisés, Musée d'histoire naturelle de Bâle. Toutes les photos de cette page: Beat Ernst, Bâle

Depuis de nombreux siècles, dans toutes les régions du globe, les chercheurs collectent sans relâche des animaux, des plantes et des champignons. Aujourd'hui, plusieurs milliards d'objets sont entreposés dans les collections biologiques des universités, des musées d'histoire naturelle et des jardins botaniques du monde entier.

Les collections documentent la richesse inouïe de la nature et sont considérées comme les archives de la biodiversité (cf. p. 26). Elles ne sont pas seulement des instruments de travail irremplaçables pour l'exploration et la sauvegarde de la biodiversité, mais aussi un héritage culturel, dont la valeur augmente avec le temps et qu'il s'agit de préserver à tout prix. (GK)

Pour de plus amples informations: www.biodiversity.ch/hotspot



Objets du Musée d'histoire naturelle de Bâle et de l'Institut botanique de l'Université de Bâle



Savoirs et traditions agricoles en Suisse

La plupart des coutumes liées à la culture des plantes ont disparu. Certaines ont survécu sous forme de fêtes. En ce qui concerne le patrimoine culinaire de la Suisse, il existe un inventaire riche d'informations sur 400 produits traditionnels suisses. *Markus Hardegger*

Pendant des millénaires, les éleveurs exploitaient la base fourragère pour leurs animaux en harmonie avec la nature et se déplaçaient selon un cycle annuel vers les meilleurs sites. Dans l'arc alpin également, l'utilisation des zones d'estivage débuta il y a très longtemps et a perduré jusqu'à aujourd'hui. La culture eut ensuite toutefois pour effet que la population se sédentarisa. Néanmoins, les agriculteurs doivent connaître le cycle annuel et les différentes propriétés des plantes. Les plantes ont développé diverses stratégies pour s'adapter au cycle annuel. Sous nos latitudes, par exemple, la tolérance ou la sensibilité au gel est importante (céréales d'automne contre céréales de printemps), mais aussi la vernalisation (chez les fruits à noyaux, par exemple, ou les légumes-racines, qui ont besoin d'une période de froid prolongée pour la germination), ou encore les plantes de long jour (le colza, par exemple, chez qui la transition de la phase végétative vers la phase reproductrice ne s'effectue que si le jour compte plus de 12 heures). Les observations du cycle annuel et les expérimentations ont permis l'acquisition

d'un savoir. Ce savoir devait s'appliquer aux principales activités telles que l'ensemencement ou la plantation, la protection phytosanitaire, la récolte, ainsi que le stockage et la transformation.

Un travail manuel

Les coutumes se rattachent à des activités importantes, telles que la récolte ou sa transformation. Très peu de coutumes liées à la culture des plantes ont survécu dans la mesure où l'agriculture mécanisée est tributaire de très peu de main-d'œuvre, et peut récolter, assécher, nettoyer et stocker presque à tout moment. Elle est devenue, jusqu'à un certain point, indépendante de la météo. Les travaux manuels fatigants et intensifs, tels que le fauchage du blé et le liage des gerbes, qui constituaient un événement social (cf. p. 28), ou encore la vendange, ont totalement disparu ou sont en voie de disparition.

Le progrès technologique garantit, en règle générale, une très bonne qualité, qui équivaut voire surpasse la qualité du travail manuel dans la plupart des cas. Il en résulte que les

cultures présentant une part élevée de travail manuel disparaissent de l'agriculture à de rares exceptions près, comme la cueillette des baies, par exemple. Le plus souvent, ce travail manuel est effectué par une main-d'œuvre étrangère non qualifiée, et non plus par le paysan et les membres de sa famille. De nos jours, les haricots à rames ne sont pratiquement plus cultivés que dans des jardins privés ou paysans. Quant aux haricots de Borlotti, si appréciés, ils ont été sélectionnés de telle sorte qu'ils sont désormais disponibles sous forme de haricots nains, récoltables mécaniquement et adaptés à une culture à grande échelle.

Biodiversité dans les cortèges de lanternes

Les termes liés à certaines récoltes ont survécu, tels que fenaison, moisson ou vendange, sous forme de fêtes ou de marchés annuels. Par ailleurs, les dates importantes du cycle annuel ont été reprises dans la religion chrétienne.

Certaines coutumes populaires vivent le jour dans le cycle annuel parce qu'elles correspon-



Fromage à pâte dure, Sbrinz AOP (LU, OW, NW, SZ, AG, BE, SG)



Surchäs / Bloder-Sauerkäse AOP (Toggenburg, Werdenberg, Liechtenstein)



Pain de seigle valaisan AOP (VS)



Cardon épineux genevois AOP (GE)



Tourte au kirsch de Zoug IGP (ZG)



Fromage à pâte molle, Vacherin Mont-d'Or AOP (VD)

daient à un besoin. Durant la saison hivernale, la lumière joue un rôle positif important; diverses coutumes y tirent leur origine. Par rapport à l'utilisation de ressources phytogénétiques anciennes, il convient de mentionner tout particulièrement les cortèges de lanternes («Räbeliechtle»). L'exorcisation de l'hiver et de ses mauvais esprits (Sechseläuten, Tschägäta dans le Lötschental ou encore Chalandamarz dans les Grisons) et le désir de déterminer ou d'influencer le moment de l'ensemencement ou de la plantation au printemps, par exemple, sont entrés dans l'usage. Deux des quatre principales dates du cycle annuel, comme le solstice d'hiver (Noël) et le dé-

avec le soutien de l'Office fédéral de l'agriculture (OFAG), une multitude d'informations relatives à 400 produits alimentaires traditionnels, qu'elle a rendu accessible au public en 2008 (www.patrimoineculinaire.ch). L'inventaire a également été établi dans l'optique de futures appellations protégées. Quand un héritage culinaire peut se targuer d'une longue tradition et que les produits sont encore connus, ils peuvent être mieux mis en valeur grâce à une appellation d'origine protégée (AOP) ou une indication géographique protégée (IGP). Dans le cadre du plan d'action national y afférent (PAN-RPGAA), l'OFAG soutient financièrement la conservation, le dé-

Source des images: Association suisse des AOP-IGP



Poire à Botzi AOP (FR)



Rheintaler Ribelmais AOP (SG, GR)

but du printemps (Pâques) ont été reprises par la religion chrétienne et détournées de leur sens initial. La fête de la récolte a été reprise dans le calendrier chrétien (journée d'action de grâce), mais sa signification n'a pas été détournée; elle est donc célébrée à des dates différentes selon la région ou la religion.

Inventaire du patrimoine culinaire

La richesse des idées au niveau de la transformation des récoltes en aliments a généré un gigantesque patrimoine culturel. L'association Patrimoine culturel suisse a inventorié,

veloppement et l'utilisation durable des ressources phytogénétiques qui ne conviennent pas à l'agriculture mécanisée (haricots à rames) ou sont nécessaires aux coutumes (cortèges de lanternes) et au patrimoine culinaire (ribelmaïs).

Markus Hardegger dirige le secteur Ressources génétiques et technologies à l'Office fédéral de l'agriculture (OFAG).
Contact: markus.hardegger@blw.admin.ch

Encyclopédie en ligne bientôt plurilingue

www.fundus-agricultura.wiki est l'encyclopédie en ligne relative au savoir agricole traditionnel de l'arc alpin. Avec la publication de près de 600 articles rédigés par 75 auteurs bénévoles, la phase de projet de trois ans est achevée.

Avec le soutien de plusieurs sponsors, les bases techniques de la plateforme ont été créées et un travail de persuasion a été accompli par le biais d'ateliers, de mailings et de nombreux contacts personnels, afin de solliciter la participation au projet et la rédaction d'articles de l'encyclopédie. Peu à peu, la communauté des auteurs s'est agrandie pour atteindre 75 personnes. 550 articles ont été rédigés. Ils couvrent un vaste éventail dans les quatre catégories animaux, plantes, cultures et traditions, de la vache grise rhétienne au cochon laineux, du seigle cadi à la poire cuite, de la taille de l'arbre fruitier au pâturage boisé, et de la pomme de Noël au Räbeliechtle. Une bonne base a ainsi été créée. La fondation SAVE, qui a lancé le projet, continuera d'accompagner et de promouvoir le Fundus Agri-Cultura dans les années à venir. La priorité va pour l'instant à l'approfondissement des contenus, à l'extension des articles dans les autres langues alpines, le français, l'italien et le slovène, ainsi que l'anglais.

Urs Fitze, Pressebüro Seegrund, Saint-Gall
Contact: urs.fitze@save-foundation.net

Concilier culture et biodiversité

Nature et culture s'influencent mutuellement. Il est donc opportun de ne pas oublier la culture quand on pense à la biodiversité, et vice versa. Le Forum Biodiversité Suisse de la SCNAT saisit l'occasion qu'offre l'Année européenne du patrimoine culturel 2018 pour placer non seulement le présent numéro de HOTSPOT, mais aussi d'autres activités sous le signe du patrimoine culturel. *Jodok Guntern, Eva Spehn, Pia Stieger et Daniela Pauli*

Ballenberg: dialogue entre nature et culture

Le musée en plein air de Ballenberg est connu de la plupart des habitants de la Suisse: il offre, sur un domaine vallonné, un aperçu historique de l'habitat et de l'artisanat de diverses régions de Suisse. Les bâtiments proviennent de contextes historiques, sociaux et naturels différents. Ils servaient autrefois d'habitation ou de lieu de travail, mais pas seulement. Dans ces maisons et leurs jardins vivaient et vivent encore de nombreux organismes: des oiseaux dans des nichoirs, des chauves-souris et des martres dans les greniers, des orties contre la maison, des lézards et des abeilles dans les fentes des murs. La composition de ces communautés est déterminée par l'utilisation que les humains font de ce site et de leur culture.

À l'occasion de l'Année du patrimoine culturel 2018, le Forum Biodiversité Suisse et le musée de Ballenberg ont engagé une collaboration avec le soutien de l'OFEV. Nous voulons ensemble mettre l'accent sur les interactions entre le patrimoine culturel bâti et le paysage dans lequel il s'inscrit avec sa diversité biologique. Le lancement a été donné sous la forme d'une «visite guidée dialogique», qui a eu lieu le 6 mai 2018. Des spécialistes de la culture et de la nature ont expliqué, à la lumière de quelques objets sélectionnés, la corrélation entre, d'une part, les formes de construction et les techniques culturelles traditionnelles et, d'autre part, la diversité spécifique et écosystémique.

Pour que les guides du musée puissent, à l'avenir, thématiser eux-mêmes les liens entre nature et culture, ils recevront des informations sur la biodiversité propre à divers endroits du domaine. De plus, un dossier doit être établi pour les écoles, qui permettra aux enseignants de découvrir ces corrélations sur place avec leurs élèves.

Un visiteur attentif du musée de Ballenberg constatera à vrai dire que l'utilisation des

alentours des maisons n'est pas partout contemporaine des bâtiments eux-mêmes. Le musée s'efforce par conséquent d'aménager les paysages en fonction du contexte naturel et culturel historique du bâtiment. La collaboration avec le Forum Biodiversité offre désormais au musée la possibilité de compléter son plan d'aménagement des paysages par d'autres propositions d'adaptation relatives au contexte naturel des bâtiments ainsi que par des mesures de promotion de la diversité naturelle.

IPBES: résultats de l'évaluation pour l'Europe et l'Asie centrale approuvés

La Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) a pour mission de fournir les bases scientifiques nécessaires à la prise de décisions concernant la sauvegarde de la diversité biologique et des services écosystémiques. Elle rassemble notamment le savoir relatif à la situation de la biodiversité et des services écosystémiques dans quatre régions du monde. Il convient d'y intégrer en même temps le savoir traditionnel des populations indigènes. Les travaux menés par une centaine d'experts afin d'établir le rapport pour l'Europe et l'Asie centrale ont été coordonnés à l'Université de Berne. Markus Fischer, président du Forum Biodiversité, était coresponsable du rapport.

En mars, les 124 gouvernements qui avaient mandaté les rapports ont approuvé, à Medellín (Colombie), les évaluations régionales ainsi que le rapport sur la dégradation et la restauration des sols. Ils ont négocié en détail, conjointement avec les auteurs, les résumés destinés aux décideurs et contenant les principaux messages et illustrations. Le rapport pour l'Europe et l'Asie centrale constate que la région consomme beaucoup plus de ressources naturelles qu'elle n'en possède, et que le recul de la biodiversité persistera à l'avenir

en l'absence d'une accentuation massive des efforts. Il impute la situation à l'intensification de l'utilisation du sol et à d'autres facteurs, tels que le changement climatique, la pollution ou les espèces envahissantes, et à leur interaction. Le rapport met en évidence des amorces de solution régionales, mais aussi les lacunes dans le savoir qu'il convient de combler.

Le 6 juin, les résultats du rapport régional pour l'Europe et l'Asie centrale seront présentés à Berne à la classe politique et au grand public. Cette manifestation sera organisée conjointement par le Forum Biodiversité et l'OFEV.

Pour de plus amples informations:
www.ipbes.ch

Collection d'histoires naturelles de Suisse: un patrimoine culturel

D'innombrables animaux, plantes et roches sont archivées dans les musées d'histoire naturelle du monde. Ils nous relatent l'histoire de la diversité naturelle et sont en même temps des témoins de l'évolution. Ils s'avèrent très précieux pour la science de même que pour l'économie et la société et sont utilisés dans la recherche, l'éducation et la culture. En 2006, le Forum Biodiversité de l'Académie suisse des sciences naturelles (SCNAT) publiait déjà un numéro de HOTSPOT consacré à l'importance des collections suisses. De récentes études montrent que notre pays héberge environ 40 millions d'objets de collection. Les musées ont pour mission de conserver et d'entretenir ce bien précieux: un véritable défi, en raison des moyens financiers limités. L'accès aux données pour les chercheurs est souvent difficile, et le personnel professionnel nécessaire à l'extension et à l'entretien des collections fait défaut. Les collections correctement inventoriées et bien conservées, ainsi que leur accès, sont toutefois indispensables à la science.



La SCNAT élabore maintenant, sous la direction de la plate-forme Biologie, une stratégie nationale de conservation, de révision et de développement des collections d'histoires naturelles de Suisse. L'initiative a pour objectif d'améliorer le bénéfice scientifique de ces collections. La révision et la numérisation des objets de collection ainsi que la mise en réseau internationale des données via Internet doivent être promues. L'échange et la coopération entre experts des différents groupes d'organismes doivent aussi permettre aux petites institutions la révision de leurs collections.

Pour de plus amples informations:

www.sciencesnaturelles.ch > Organisation > Biologie > collections scientifiques

Les **auteurs** travaillent dans les bureaux du Forum Biodiversité Suisse et de la plate-forme Biologie de la SCNAT.

Contact: jodok.guntern@scnat.ch

Paysages culturels, bâtiments et jardins au musée de plein air de Ballenberg doivent encore offrir davantage d'habitats aux animaux et aux plantes à l'avenir. Photos Daniela Pauli (en haut), Esther Schreier.



SWIFCOB 18:

Les services écosystémiques à l'épreuve

La nature ne fournit pas seulement des prestations culturelles, elle contribue aussi de multiples manières à notre bien-être. Le concept de services écosystémiques est une des possibilités de mettre en évidence ces avantages. Ce concept ainsi que les possibilités et les limites de son application pratique ont fait l'objet d'un débat critique à l'occasion du congrès organisé par le Forum Biodiversité Suisse le 9 février 2018, auquel ont participé 230 scientifiques et experts de l'administration, de bureaux d'études et d'organisations.

Le compte rendu du congrès, les exposés et les affiches sont disponibles au format PDF à l'adresse: www.biodiversity.ch/swifcob18



La diversité du vivant dans la peinture



Gustave Castan (1823-1892). Huile sur toile, 91×133 cm, collection privée

Cette représentation sans titre d'une scène champêtre du XIXe siècle a besoin d'être traduite pour être comprise aujourd'hui, car tout a été radicalement transformé en dehors du ciel et des arbres. L'œuvre, du paysagiste, graveur et lithographe suisse Gustave Castan (1823-1892), raconte l'histoire d'un paysage. Ce n'est pas une monoculture céréalière mais un champ de blé mûr qui occupe le centre du tableau. Les faucheurs viennent de commencer la moisson. La coupe à l'aide de la faux et la récolte soigneuse des grains destinés au pain quotidien constituent une œuvre communautaire. Les épis sont liés en gerbes avant d'être mis à sécher. Nous percevons le travail manuel comme une activité exigeant beaucoup de main-d'œuvre. Tout le paysage en témoigne. Formes humaines et structures caractérisent ce paysage: terrain non aplani,

y compris en partie dans le champ de blé, rochers et pierres éparses, bordures non rectilignes, petits bois empiétant sur le champ (aussi à l'arrière-plan, à gauche), terrain bosselé désaffecté, plantes adventices (parfois en fleurs et même dans le champ de blé), aucune route, zones terreuses dégagées.

Le champ de blé ressemble à un oasis au milieu de la nature sauvage. Un panier de victuailles attend près du rocher. Une femme et deux enfants s'approchent depuis la gauche; elle porte une cruche d'eau ou de vin sur la tête à l'attention de faucheurs assoiffés. On entend l'alouette, la huppe et le bruant jaune, mais aussi des bourdons et des abeilles. Le cultivateur est ici inséré dans des cycles naturels. Le tableau est parcouru de micro-sites peuplés d'une végétation riche en espèces, insectes, oiseaux et autres. En observateur pré-

cis de la nature, Gustave Castan la documente jusque dans le moindre détail, et il montre (sans doute inconsciemment) à quel point la nature et la culture se conditionnent et se déterminent mutuellement.

Klaus C. Ewald a obtenu son doctorat d'État en 1980 à l'Université de Bâle en publiant *Der Landschaftswandel – zur Veränderung schweizerischer Kulturlandschaften im 20. Jahrhundert*. De 1987 à 2006, il a enseigné la conservation du paysage (Université de Fribourg-en-Brigau) et la protection de la nature et du paysage (EPF de Zurich).